4e Année Nº 170 Le Nº 0$50 Jeudi 2 Décbre 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



L'INDOCHINE A VOL D'OISEAU

Photographie verticale de la Baie d'Along.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10 000 et 100 000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

4e Année - N° 170 — 2 Démbre 1943

Édité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc. doivent être adressés à la Revue "INDOCHINE"
6, Avenue Pierre-Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :
Un an : **25 $ 00**, 6 mois : **15 $ 00**
Etranger :
Un an : **35 $ 00**, 6 mois : **20 $ 00**
Le numéro : **0 $ 50**

SOMMAIRE

L'esprit de nos lois 1
Souvenirs d'un vieil annamitisant (suite), par L. CADIÈRE, des Missions Etrangères de Paris 3
Réflexions au long des pistes (suite et fin). — *V. Attaouat*, par le Dr G. FAURE .. 6
L'extension du Port de Saigon, par X. 8
Nos grands Gouverneurs Généraux. — Pierre Pasquier, par Y. K. 10
Humour annamite 15
L'infrastructure aérienne en Indochine, par A. JOITEL 16
L'Indochine à vol d'oiseau 17
Salon Unique 1943, par C. 22
Les stations d'altitude de l'Indochine. — Le Bokor, son avenir, par Robert VANNELL 24
M. Charles Arsène-Henry, Ambassadeur de France au Japon, vient de mourir 28
In Memoriam. — Souvenirs sur M. Jean Krautheimer (1874-1943) 29
La Semaine dans le Monde 30
Revue de la Presse Indochinoise 31
La Vie Indochinoise 32
Courrier de nos lecteurs 34
Mots croisés n° 136 35
Solution des mots croisés n° 135 35

Abonnements : *Les abonnements partent du 1er de chaque mois.*

Changements d'adresse : *Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 $ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.*

Règlements : *Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture*

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'ESPRIT DE NOS LOIS

Il n'est pas inutile, de temps en temps, de « repenser » ses principes. Il nous a paru intéressant, dans ce but, de publier cet essai de synthèse des idées mères de notre Révolution Nationale que René Gillouin publia dès le lendemain de l'armistice. Le recul du temps soulignera encore davantage l'unité et la cohérence de la doctrine du Maréchal en face de toutes les panacées illusoires que certains essayent de faire briller à nos yeux.

Un proverbe provençal affirme que c'est par la tête que pourrit le poisson. Dans la France d'hier, c'était la tête plus qu'aucun autre organe qui était malade ; et c'est en partant de la tête que s'est propagé à travers le corps entier le mal dont nous avons failli mourir.

Le régime aboli affichait un grand respect pour l'intelligence ; il lui manifestait en réalité un profond mépris. Il laissait toute liberté aux idées, parce qu'il les tenait pour inoffensives. Il se trompait d'ailleurs du tout au tout. Les idées sont la force la plus agissante qui soit au monde ; et, pareilles à la langue d'Esope, elles peuvent être la pire des choses ou la meilleure, suivant qu'elles sont fausses ou qu'elles sont vraies.

⁂

Nos prédécesseurs s'étaient enthousiasmés pour des abstractions enivrantes, telles que la liberté, l'égalité, la fraternité universelle, sans se rendre compte qu'elles devaient l'essentiel de leur dynamisme, non pas tant à leur valeur intrinsèque qu'à des contingences historiques.

Dans le temps où ils y croyaient, ils les avaient inscrites au fronton de nos monuments publics ; ils ont continué à les y inscrire quand ils eurent cessé d'y croire. C'est par là que le mensonge, succédant à la chimère, s'est introduit à la base même de nos institutions et en a préparé la ruine.

Le nouvel Etat Français l'en a chassé, et y a ramené la vérité, en dehors de laquelle il n'y a point de salut, ni pour les individus ni pour les peuples.

A la liberté, il substitue l'autorité ; à l'égalité, la hiérarchie ; à la fraternité universelle, l'amitié nationale.

Mais, il n'est pas inutile de le préciser, l'autorité, si elle se subordonne la liberté, ne l'exclut pas ; et, loin d'être l'ennemie des libertés concrètes, elle en est la condition et la garantie.

Une hiérarchie rationnelle n'exclut pas davantage diverses sortes d'égalités, telles que l'égalité des droits ou l'égalité des chances.

Et si sur le plan politique, sur le plan sosial, sur le plan moral, nous plaçons audessus de tout l'amitié nationale, nous ne renonçons pas pour autant, sur le plan spirituel, à cette fraternité humaine où se rejoignent l'idéal de la culture et celui de la religion.

⁂

La France d'hier, sous prétexte de liberté, n'avait qu'un fantôme d'Etat, énorme et débile, esclave au surplus des puissances matérielles du nombre et de l'argent.

En restaurant le principe d'autorité, le gouvernement du Maréchal Pétain rétablit un Etat digne de ce nom, fort, concentré et libre, conscient de ses devoirs et capable de les remplir.

Aux dogmes tout subjectifs et partiellement illusoires du règne de l'opinion et de la souveraineté populaire, il substitue les principes objectifs et positifs du respect de la vérité et de la souveraineté du bien public.

Il déclare la guerre aux oligarchies, ethniques ou idéologiques, politiques ou économiques, qui prétendaient constituer autant d'Etats dans l'Etat.

Il dénonce, non pas seulement comme un danger mortel, mais comme une erreur grossière, une conception de l'Etat fondée sur la lutte des partis ou des classes ; et, par-dessus toutes les divisions, il élève la pure image de la Patrie dans son unité profonde, dans sa continuité indivisible, dans sa durée séculaire.

Moyennant quoi il peut désormais, non pas faire de la politique et en changer à tout bout de champ, mais avoir une politique et s'y tenir.

Il a entrepris simultanément de transformer le climat intellectuel et moral qui était celui de notre vie privée comme de notre vie publique.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il fait la chasse à l'individualisme, qui n'est bon qu'à ébranler et à émietter la cohésion nationale, sans procurer en aucune façon ni la force ni la joie aux individus qu'il prétend servir.

Il ne combat pas moins vigoureusement le socialisme (1), qui n'est qu'en apparence le contraire de l'individualisme, car il ne connaît, lui aussi, que des individus ; seulement, ayant détruit les liens intérieurs qui les unissaient librement, il ne peut plus les réunir que par une contrainte extérieure et tyrannique.

L'individualisme ruine la société en même temps que la patrie ; le socialisme anéantit la personne humaine.

Nous nous déclarons fermement, non pas individualistes mais personnalistes, non pas socialistes mais sociaux.

Si fort qu'il soit et précisément parce qu'il est fort, le pouvoir du nouvel Etat se limite volontairement lui-même. Il s'arrête devant le sanctuaire de la conscience, il s'incline devant les valeurs spirituelles, source suprême de tout bien véritable, même dans l'ordre temporel ; il protège et favorise les sociétés naturelles, familles, métiers, groupements de toute espèce, parce qu'il sait qu'il tire d'elles le plus clair de sa force et qu'elles constituent la substance immortelle de la nation et sa ressource inépuisable.

Sur le plan moral, la France d'hier s'abandonnait avec une insouciance fatale aux tentations de la facilité, aux séductions de la paresse, à l'appel du plaisir.

Il s'agit de lui rendre le sens de l'effort, l'amour du travail et le culte de cette vertu virile, *virtus*, en quoi réside principalement notre dignité d'hommes.

C'est toujours une faute grave pour un héritier de croire qu'il n'a qu'à jouir égoïstement de ce que ses pères ont conquis à force de labeur, de dévouement et de sacrifice.

Quand on a reçu de trente générations de Français cet héritage splendide, la France, il faut bien comprendre qu'un tel honneur ne comporte pas seulement des privilèges, mais aussi des devoirs.

Il y a un bel adage médiéval que nous devrions avoir sans cesse présent à la pensée : *Res eodem modo conservantur quo generantur* (les choses se conservent par les mêmes moyens qui les ont engendrées).

Nul n'a le droit à garder un bien qu'il ne serait pas capable, s'il le fallait, de reconquérir.

Le grand ressort de l'histoire c'est l'héroïsme.

Les peuples qui l'oublient signent eux-mêmes leur arrêt de mort. Les peuples qui s'en souviennent peuvent connaître de dures épreuves, ils finiront par vaincre toujours les pires destins.

Telle est la leçon de l'expérience universelle, telle est en particulier la leçon de l'expérience française. Quelle que soit l'étendue de notre désastre, quelles que soient les menaces qui pèsent sur notre avenir, l'héroïsme français, une fois de plus, y pourvoira, si la France garde intacte sa foi en son destin, gage assuré de toute renaissance future.

***

Je viens d'écrire le mot renaissance, c'est sur lui que je veux terminer.

C'est bien, en effet, une renaissance française que nous appelons de tous nos vœux et à laquelle nous travaillons de tout notre cœur.

Des voix étrangères, auxquelles des voix françaises ont trop souvent fait échos, ont entrepris de nous persuader que nous étions un vieux peuple, et que l'heure avait sonné pour nous de céder la place aux peuples jeunes.

La vérité, c'est que les notions de jeunesse et de vieillesse clairement définissables pour les individus, ne sont nullement applicables aux nations.

Il n'y a pas de peuples jeunes et de peuples vieux. Il y a des peuples qui restent fidèles à leur vocation, et d'autres qui la trahissent. Il y a des peuples qui connaissent et qui observent les règles éternelles de la vérité politique, et il y en a d'autres qui les méconnaissent ou qui les violent.

Il dépend de nous, de nous ranger parmi les seconds.

Que dis-je, il dépend de nous ?

Dans la profondeur de son être, la France a déjà choisi. Elle a opté pour la vie, elle sent frémir en elle une nouvelle jeunesse, et, dans ses voiles de deuil, j'aperçois déjà son visage illuminé d'espérance.

---

(1) L'auteur entend de toute évidence par socialisme le marxisme et le communisme. Ce socialisme n'a rien de commun avec le « socialisme véritable », dont on a pu parler et qui n'est autre que le corporatisme ou régime de communauté de travail.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Souvenirs d'un vieil annamitisant (1)

(Suite)

par L. CADIÈRE
des Missions Étrangères de Paris

LORSQUE j'étais curé de Cu-lạc, et portier, comme je m'appelais, des grottes de Phong-nha, les confrères venaient souvent et nombreux chez moi, soit pour visiter les grottes, soit — vous ne devineriez jamais pourquoi — pour entendre le cri du tigre. C'est que, presque toutes les nuits, on l'entendait crier, tantôt d'un côté de la vallée, tantôt de l'autre, dans les deux chaînes de montagnes qui bordent le fleuve. C'était d'ordinaire son cri de chasse, parfois son cri de je ne sais quoi, peut-être de souffrance — car on l'entendait par les nuits où le temps change —, ou de désir, ou de colère.

Le nom du tigre est multiple, et il peut nous aider à comprendre le mécanisme de certains sons de la langue.

Les Dictionnaires donnent *cọp*. Dans les provinces avoisinant Huế : Thừa-Thiên, Quảng-trị, sud du Quảng-bình, on prononce *cọc*. Ces deux formes rendent d'une façon frappante le cri de chasse du seigneur de la forêt. Un cri perçant, métallique, saccadé, bref, mais vibrant, et se propageant au loin. C'est nettement un coup de gosier, une contraction des muscles de la gorge, comme quand on prononce, dans le dialecte de Huế, les mots affectés du ton bas, ou *nặng*, mais, semble-t-il, prononcé de la voix de tête, ce qui fait que, au lieu d'écrire *cọp* ou *cọc*, on pourrait tout aussi bien écrire *cóp* ou *cóc*, avec l'accent montant. Pour la voyelle, il faut remarquer que c'est, dans les deux formes, soit *cọp*, soit *cọc*, l'*o* ouvert pur. Par conséquent, il ne faut pas prononcer la forme du dialecte de Huế, *cọc*, comme on prononce par exemple : *cóc*, « crapaud », *tóc*, « cheveu », etc., où la voyelle n'est plus une voyelle pure, mais est réellement, bien que ce ne soit pas rendu par l'orthographe, une diphtongue ; *caóc*, *taóc*. Le nom du tigre, dans le dialecte de Huế, *cọc*, se prononce avec la voyelle *o* ouverte pure et non *caọc*.

Cette voyelle pure se rencontre encore, dans le dialecte du Haut-Annam, dans un certain nombre de mots qui l'ont perdue ailleurs. Par exemple : *tóc*, « varioloïde », *thóc*, « éteule » ; *họng*, « gosier » ; *nọng*, « cou », etc. Elle a dû exister jadis dans tous les mots en *oc* et en *ong*, car, sans cela, on ne comprendrait pas comment le P. de Rhodes, observateur si soigneux, aurait noté simplement par *óc* ou *ong*, des mots qui, aujourd'hui, sont nettement prononcés *aoc*, *aong*. C'est que, de son temps, ils n'avaient pas encore pris cette prononciation.

Pourquoi cette différence de prononciation dans le nom du tigre, ici *cọc*, ailleurs *cọp* ? Pourquoi ce changement de la consonne finale ?

Il faut en revenir, je crois, à la théorie du lieutenant Dubois, de « l'étouffement » de la voyelle. Le tigre, quand il pousse son cri de chasse, « étouffe » la voyelle par une « implosive finale », pour parler comme les linguistes, très brève, qui peut aussi bien se transcrire par la labiale *p* que par la gutturale *c*. Mais comme, en fait, ce cri est un cri à caractère guttural très prononcé, je crois que la forme de Huế : *cọc*, est celle qui rend le mieux le cri du tigre.

J'ai parlé du cri de souffrance, ou de fureur, ou de désir. Les Annamites le rendent, dans le Haut-Quảng-bình, par l'expression : *ca-hùm*. On dirait un souffle puissant, un jet de vent qui, rétréci brusquement, passe, à frottement dur, dans un tuyau qui vibre sourdement. C'est, renforcé dix fois, cent fois, le *ch* allemand, la « rota » espagnole, l'*h* des Chinois du Nord. Quand on l'entend, la nuit, poussé à intervalles réguliers, c'est impressionnant, et on est content d'être à l'abri, dans une maison bien fermée.

Ce doit être un cri de souffrance ou de fureur, au moins dans certains cas. Un village payen de la région où je résidais, avait, un jour, pris dans une fosse deux petits tigres. Pendant les nuits qui suivirent, la mère ne cessait de roder autour de la fosse, poussant continuellement ses *ca-hùm*.

Ca-hùm. Un des noms du tigre, d'après les Dictionnaires, est *hùm*. Ici aussi, nous avons une onomatopée rendant un des cris du tigre.

Dans le nord du Quảng-bình, au Hà-tịnh, au Nghệ-an, le tigre est appelé *khái* C'est un vieux mot de l'idiome Mường. Une tribu Mường du Haut-Quảng-bình, les Nguồn, prononce *khán*. Une autre tribu, les Sách, prononce *cuhal*.

Il est bien possible que nous ayons ici aussi une onomatopée rendant le cri du tigre. En

(1) Voir nos numéros 120, 122, 126, 129, 131, 134, 139, 144, 149, 151, 154, 163.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tout cas, il faut remarquer la particule de ce vieux mot, sans doute indonésien, particule qui s'est incorporée probablement dans la forme annamite : *cu-hal* devenant *khái*. Pour la finale, tous ceux qui ont quelque peu étudié les langues Mường ou indonésiennes savent que, dans ces langues et dans l'annamite, on rencontre régulièrement la correspondance des finales $t = n = i = l = r$.

Les Annamites, dans le Haut-Quảng-bình, disent que la tigresse met bas trois petits. Elle les place sur le bord d'un torrent. Celui qui saute hardiment de l'autre côté sera tigre ; celui qui n'arrive qu'au milieu de l'eau sera panthère ; celui enfin qui hésite et se récuse sera un vulgaire chat. Ne quittons pas le tigre sans dire un mot du nom de ses frères avortés. La panthère se dit *beo* en annamite, *báo* en sino-annamite. Je n'ai jamais entendu le cri de la panthère, mais je crois qu'il faut voir dans ces noms, *beo*, *báo*, une onomatopée. En tout cas, c'est certain pour le chat, *mèo* en annamite, *miêu* en sino-annamite, *mao*, *miao* en chinois.

Les Annamites disent aussi, dans la même région, que le tigre pousse son cri de chasse, rendu par le nom de l'animal, *cọc*, *cọp*, pour contrefaire le cri du cerf, et ne pas effrayer ainsi ces animaux, qui, confiants, continuent à brouter, ne se doutant pas de l'ennemi qui les guette. De fait, le cri du cerf est à peu près semblable, mais au lieu d'être guttural, il est nasillard. Ce n'est pas un coup de gong brusque, c'est une sorte de sifflement de trompette, et il est moins puissant.

Les langues indonésiennes désignent le tigre par les noms de *ramaung*, *rimaung*, *rimav*, *harimav*, *rimong*, *romong*, *remong*, *harimaung*, *imông*, *remong*, *lemong*, *arimo*. Il faut voir aussi sans doute dans tous ces mots des onomatopées rendant le cri, ou un des cris du tigre.

J'étais donc à Cư-lạc, sur la branche méridionale du Sông Gianh, pendant que j'étudiais le tigre. Oh ! non pas « in vivo », non pas la bête elle-même au point de vue du zoologiste, mais les histoires que l'on se raconte sur lui parmi les gens du peuple, parmi surtout les bûcherons, qui sont pour ainsi dire en contact journalier avec lui. Et j'ai trouvé là des choses bien intéressantes, que j'ai insérées dans mes *Croyances et Dictons populaires de la vallée du Nguồn-Son*.

Cette haute vallée du *Nguồn-Son* est vraiment le pays du tigre. Il y en a partout et il y est constamment, jour et nuit. J'avais construit une piège entre ma cuisine et l'étable aux bœufs, il y venait très souvent, marquer ses grosses pattes à l'entrée, mais il n'y a jamais pénétré. Il se doutait sans doute qu'un gros madrier armé de forts clous acérés lui briserait l'épine dorsale s'il se risquait à venir tâter le chien qui était placé là comme appât. Les confrères, ai-je dit, venaient chez moi pour entendre le cri du tigre. Une nuit, ils étaient quatre chez moi. Je ne dis pas qu'ils virent le tigre, mais ils auraient pu le voir, car il me prit un malheureux chien qui fut happé au moment où il se précipitait hors de la cuisine pour aboyer, comme c'était son devoir. Une autre nuit que la pluie avait chassé et ramolli la terre battue de ma véranda, le tigre, qui était venu s'y promener, y avait laissé la trace de ses pattes.

Les pattes du tigre, j'ai encore leurs dimensions dans la main, tellement je les ai mesurées de fois. Un jour que j'étais à la chasse, ou plutôt à la chasse aux Fougères, comme d'habitude, et que je remontais un torrent en suivant le chemin de traîne des bûcherons, nous vîmes les traces de quatre tigres, quatre bêtes différentes, dont deux avaient remonté le chemin et deux l'avaient descendu pendant la nuit. Pour mesurer les traces, on allonge les doigts de la main, on les écarte d'environ un centimètre à l'extrémité des doigts et on replie légèrement le pouce dans l'intérieur de la paume de la main. C'est la dimension de la patte de presque tous les tigres, en marche normale. Les griffes ne marquent pas. Quand il bondit, pour sauter un torrent par exemple, car il n'aime pas se mouiller les pieds, alors les doigts s'écartent et la paume s'allonge considérablement.

Un jour, en forêt, nous arrivâmes à un endroit où un tigre et un énorme sanglier s'étaient battus, pendant la nuit. Sur un espace de 8 à 10 mètres de diamètre, le sol était piétiné et jonché de feuilles et de branchages ; des baliveaux de la grosseur du bras avaient été pliés, brisés. Il y avait des taches de sang. Mais nous ne sûmes pas quel avait été le vainqueur. Evidemment, lorsqu'un tigre qui a bondi sur un sanglier se sent labourer les entrailles par les défenses de son ennemi, il finit par lâcher prise, et même si le sanglier est blessé à mort, lui-même va crever au fond d'un fourré.

Je ne l'ai aperçu qu'une seule fois. J'étais allé chasser les paons, à une petite distance de chez moi. Je descendais un talus au milieu de touffes de roseaux, pour arriver dans un étroit vallon de rizières. Trente mètres plus haut, le tigre montait le talus, d'un seul bond, souple et allongé, la queue fouettant l'air. Aussitôt arrivé au sol, il poussa son cri de chasse. Il ne m'avait probablement pas vu. Je chan-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

geais mes cartouches en double zéro pour des chevrotines. Mais les deux petits servants que j'avais avec moi me dirent : « Père, n'y allons pas ! » L'un de ces enfants avait eu, quelques années auparavant, son père enlevé par un tigre. C'est la seule fois que j'ai aperçu la bête. Mais lui m'a certainement vu plusieurs fois.

Les Annamites qui voisinent avec le tigre parlent rarement de lui. Il n'osent pas prononcer son nom *cọc*, *khái*. Ils anoblissent l'animal : *Ông*, « Monsieur », *Mệ*, « Prince, Son Altesse » ; *Ngài*, « Lui », pronom honorifique. Ils emploient des périphrases, des impersonnels, des sous-entendu : *yên* « la paix » règne. Tout le monde comprend que le tigre ne prend pas les gens, car, pour les cochons ou les bœufs, c'est ordinaire, *Không yên*, « pas de paix » ; *sợ*, « on craint » *lện*, « on tremble » ; *động*, « il y a trouble ».

Heureusement que le tigre ne s'attaque pas souvent à l'homme. Il y a, par contre, des périodes où les accidents sont fréquents. Les Annamites disent que c'est une bête qui a goûté de la chair humaine et qui ne peut plus s'en passer. Il est possible que le tigre, au début, ait peur de l'homme. Mais quand il s'est aperçu que ce gibier, d'ordinaire, s'il est désarmé et loin de tout arbre, est plus facile à prendre que le cerf ou le petit chevreuil, et que, peut-être aussi, sa chair est plus savoureuse, il est possible qu'il ait une préférence pour l'homme. Mais il n'a jamais fait connaître ses goûts d'une façon expresse.

Je ne puis pas me reporter à ces années que j'ai passées dans le Quảng-bình sans que le souvenir me vienne de quelques bons amis que j'avais parmi les fonctionnaires. Le premier fonctionnaire des Postes que j'ai eu était M. Granier. Un brave homme. Il avait quatorze ans de séjour ininterrompu dans la Colonie. Il se décida enfin à demander son congé, car il avait, au pays, une fiancée qui l'attendait. Dès qu'il eut signé sa demande, ce ne fut plus le même homme. Lui, si calme, si placide, si adapté à la vie de la colonie, ne fut plus maître de lui. Non seulement il comptait les jours, mais il vivait dans une agitation perpétuelle. Heureusement que l'autorisation d'embarquer finit par arriver. On se demandait s'il ne deviendrait pas fou, tant il avait hâte de partir.

C'était un chasseur émérite. Il avait toujours, sur son râtelier d'armes, ses fusils chargés. A cette époque, la saison venue, les sarcelles, les canards, les oies passaient par milliers et par milliers. Leurs grands vols en triangles passaient en criant sur la citadelle de Đồng-hới. Il prenait en hâte un de ses fusils et tirait à balle. Un jour, mes chrétiens, qui me le racontèrent, virent tomber une belle grue, descendue par une balle. C'était l'heureuse époque où les fonctionnaires n'étaient pas noyés dans la paperasserie. Le samedi, il avertissait ses collègues de Hà-tịnh et de Chợ-huyện, où il y avait un relai : « Je pars deux ou trois jours ». Il mettait la communication directe entre les deux postes, et il partait à la poursuite des oies. Il lui arrivait, par temps de crachin, l'hiver, de se mettre à l'eau, complètement nu. Un jour, il revint avec treize oies. Son cheval et le cheval de son boy eurent toutes les peines du monde à ramener les chasseurs et le gibier.

Son successeur immédiat n'était pas chesseur ; mais fut aussi un de mes bons amis. Le 14 juillet, il illuminait non pas avec des lanternes tricolores, mais avec des lanternes rouges. A cette époque, il y a une cinquantaine d'années, il fallait avoir du cran pour agir ainsi. Il était rentré en France, et je l'avais perdu de vue. Il y a quelques années, je reçois une lettre de lui. « Père, mes deux fils sont casés. Ma fille est religieuse. Et moi je vais à la messe. J'ai pensé que ces nouvelles vous feraient plaisir. » Oh ! oui, elles m'ont fait plaisir, un bien grand plaisir.

J'ai connu aussi, à cette époque, quelques-uns de ces phénomènes comme on en voyait, jadis, dans la colonie. Je pourrais raconter pas mal de potins sur « Tartarin », comme on l'appelait — il était de Cassis — et sur sa « Tarasque ». Sur celui-ci et sur celui-là. Il est des jours où l'ont peut rire de ses ridicules. Mais il est des moments aussi où la discrétion est de rigueur. Soyons discrets !

(A suivre.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

RÉFLEXIONS AU LONG DES PISTES

V. — ATTAOUAT

par le Dr G. FAURE (*Suite et fin*)

NGOET, le guide qui doit nous conduire chez les Khas insoumis, Ngoet aux dents limées et dont le chignon est fixé par une canine de porc, mais qui sur son cache-sexe a revêtu un tricot européen, à chaque affirmation tant soit peu énergique lève l'avant-bras en un geste de salut.

~

Monotone montée dans la montagne boisée. De grosses racines qui retiennent la terre y font des marches d'escalier.

~

Le vent dans les arbres fait le bruit de la mer, la rivière au fond du ravin fait le bruit d'un train qui passe au loin... On peut chérir le silence, il est toujours un moment où l'on regrette certains bruits.

~

« Nous vacciner ? firent répondre les habitants de ce petit village perdu, où des Européens passaient pour la première fois, ménagez votre peine, nous sommes suffisamment malheureux ; autant mourir plus vite ! »

~

La piste frétille de milliers de sangsues. Qui donc a répandu tout le long du chemin la nouvelle de notre passage pour qu'elles soient là de bon matin à nous attendre, impatientes du repas extraordinaire qu'elles vont faire ? Ces milliers d'affamées, qu'auraient-elles mangé si nous n'étions pas venus ?

~

Un Kha s'approche et me demande des médicaments pour le mal à la tête. Un autre s'avance, puis un autre, puis bien d'autres et chacun, lorsque je lui fais demander où il a mal, répond : « J'ai la même chose ».

Seul un original me montre un flacon dont la forme vraisemblablement lui plaît, et dit : « Moi, je voudrais de ça ».

« Donnez-moi un bon médicament, bien fort, me fait dire un autre.

— Mais où a-t-il mal ?

— Nulle part. C'est pour le jour où je serai malade. »

~

Proverbes khas :

« Nous tuerons les premiers, peut-être les seconds, mais les troisièmes nous tueront. »

« Le cheval a cassé sa corde. Le voilà bien avancé ; il n'a plus qu'à rentrer à l'écurie. »

Quel dommage qu'ils soient apocryphes !

~



Dans cette clairière où nous campons, c'est à la lueur des feux une vraie scène médiévale : ce Kha aux longs cheveux et court vêtu d'un mantelet rouge pourrait bien être un compagnon de Jeanne d'Arc ; et cet autre au bon visage encadré de cheveux à la Ninon n'est-il pas un berger de la Pastorale de Provence ?

~

Partout où nous couchâmes, les habi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tants devaient purifier la maison. Le phoban d'Ahin pratiquait la désinfection bénéfique de notre campement avec un morceau de bœuf dans une tasse ; à Ating ce furent de véritables agapes expiatoires que firent les habitants dans la maison que polluait notre présence ; à Aoung, ils immolèrent un chevreau.

~

Les salas qui n'ont que trois murs, les terrasses des maisons communes sur lesquelles la fumée nous refoule, ressemblent aux scènes des théâtres en plein air. Eblouis par notre éclairage qui nous rend l'obscurité encore plus noire, avec une rampe de visages appuyés sur le plancher à la hauteur de nos pieds, nous donnons une véritable représentation devant la nuit pleine d'yeux invisibles.

~

Dans les villages on est toujours un peu inquiet du réseau d'interdictions qui vous enveloppe. Un irrémédiable sacrilège faillit être déchaîné un soir par un de mes compagnons qui, incommodé par la fumée, faisait transporter le feu où cuisait notre repas sur un amas de pierres. C'étaient des pierres consacrées.

« Khalam ! Khalam ! » glapirent à temps vingt voix de spectateurs horrifiés.

Il nous en aurait bien coûté un buffle.

~

Ce fut une soirée peu cordiale que nous passâmes dans ce village insoumis. Nous finissions de dîner sur la petite avancée qui sert de terrasse à la maison commune lorsque notre guide et notre interprète vinrent se réfugier précipitamment à nos côtés. « Il y a, dirent-ils tout essoufflés, il y a des gens des villages voisins qui sont venus avec des lances. Ils parlent beaucoup autour des foyers, ils boivent beaucoup d'alcool ; ils disent qu'ils vont nous attaquer. »

Que faire dans cette maison commune, autour de laquelle faisaient cercle les maisons du village comme pour mieux la garder ? Partir, c'était risquer de tomber dans une embuscade. Nous nous barricadâmes en attendant le jour ; chacun des hommes de notre escorte se coucha avec l'arme à la bretelle et les cartouchières au ceinturon ; les veilleurs furent doublés ; je m'allongeai sur ma natte en me promettant de ne pas m'endormir. Quand je m'éveillai, il faisait jour, et nous n'avions pas été attaqués.

Nous apprîmes par la suite que tout le conciliabule de la veille, les habitants l'avaient tenu parce qu'ils craignaient que nous ne les attaquions ; toute la nuit ils s'étaient eux aussi barricadés de leur côté.

Nous campâmes deux jours dans ce village.

~

Dans les montagnes de l'Attaouat nous attendait notre enfance avec toute la collection de ses romans d'aventure. On avait même gardé pour nous une région inexplorée. En restera-t-il encore pour nos enfants ?

~

En faisant route vers Tavang dont les habitants, nous avait-on dit, n'étaient pas très désireux de nous recevoir, nous découvrîmes, dissimulé dans les broussailles en bordure du chemin, un piège. On n'avait pas achevé de le monter ; il y manquait la liane tendue en travers de la piste où se prend le pied du premier passant, et qui par la détente d'un ressort de bambou lui décoche un épieu.

Etait-ce un fauve ou nous qu'il attendait ?

~

Au détour de la crête, parmi l'horizon de montagnes qui vint nous frapper au visage, nous apercevions une table rocheuse qui, bien qu'inconnue, nous était familière.

« Phou Katè » dit un porteur en tendant le doigt. Ce ne fut qu'un cri : le Phou Katè ! la montagne de Saravane ! Dans son aspect insolite elle conservait quelque chose de sa physionomie coutumière ; nous nous sentîmes joyeux comme les Dix Mille lorsqu'ils aperçurent, raconte Xénophon, au terme de leur cruelle expédition, la Mer.

Bien que nous fussions encore à plusieurs jours de marche, il nous semblait pénétrer déjà dans cette petite portion de la terre qui nous était alliée, et qui, en nous attendant, conservait fidèlement nos traces.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'extension du Port de Saigon

par X.

Un avant-projet d'extension du port de Saigon en rivière, dans la section dite de Nhà-bè, entre la Pointe du Feu Rouge et la Pointe du Lazaret, a été établi par le service des Travaux publics suivant les indications générales données par MM. Perrier et de Rouville, inspecteurs généraux des Ponts et Chaussées en mission, membres de la Commission instituée par l'arrêté n° 5353 du 8 novembre 1929.

L'emplacement choisi présente les avantages suivants :

1° Existence d'un large plan d'eau, offrant en général des profondeurs suffisantes pour permettre l'amarrage d'une file de navires à quai et d'une ou même plusieurs files de navires sur coffres et offrant de larges espaces pour l'évitage des plus longs navires ;

2° Possibilité d'établir des ouvrages d'accostage sur la rive concave de la rivière, la rive droite dans l'espèce, parce que les fonds ont chance de s'y maintenir facilement ou à peu de frais ;

3° Possibilité de relier cette nouvelle partie du port aux rizeries de Cholon par une première voie intérieure de largeur suffisante pour permettre aux trains de jonques de circuler sans difficulté ;

4° Possibilité d'aménagement, en arrière des ouvrages d'accostage, de larges terre-pleins comportant, au besoin, des terrains industriels et les faisceaux de triage nécessaires pour l'exploitation d'un port moderne.

***

Les extensions projetées du port de Saigon au Nhà-bè occuperont la rive ouest du Nhà-bè sur une longueur de huit kilomètres, entre la « Pointe du Feu Rouge » et la « Pointe du Lazaret ». En outre, une base d'hydravions occupera la rive nord du Soirap, défluent du Nhà-bè, immédiatement à l'aval de ces installations.

Elles sont partagées en deux parties à peu près égales par le Rach Doi, qui servira de débouché à un canal de jonction avec Cholon.

La partie aval du port sera réservée aux combustibles liquides, aux matières inflammables, incommodes ou dangereuses. Trois grandes compagnies pétrolières y sont déjà installées : la Socony, la Shell et la Texaco.

Au nord du Rach Doi on trouvera successivement :

Les Services du Port et du Pilotage, un appontement pour grands navires et ses magasins à marchandises diverses, notamment le caoutchouc destiné à l'exportation, puis des installations pour l'embarquement des céréales, enfin des installations pour recevoir les marchandises importées d'origine locale : phosphates du Tonkin, ciment, charbon.

La partie nord de la berge correspondant à la Pointe du Feu Rouge est réservée aux ateliers de réparations, formes de radoub, bassins de carénage pour les petites unités, etc...

Ces installations occuperont tout l'espace compris entre le fleuve et la route locale n° 15 ; elles seront limitées au nord par le rach Ba-Buom et une route d'accès longeant la voie ferrée.

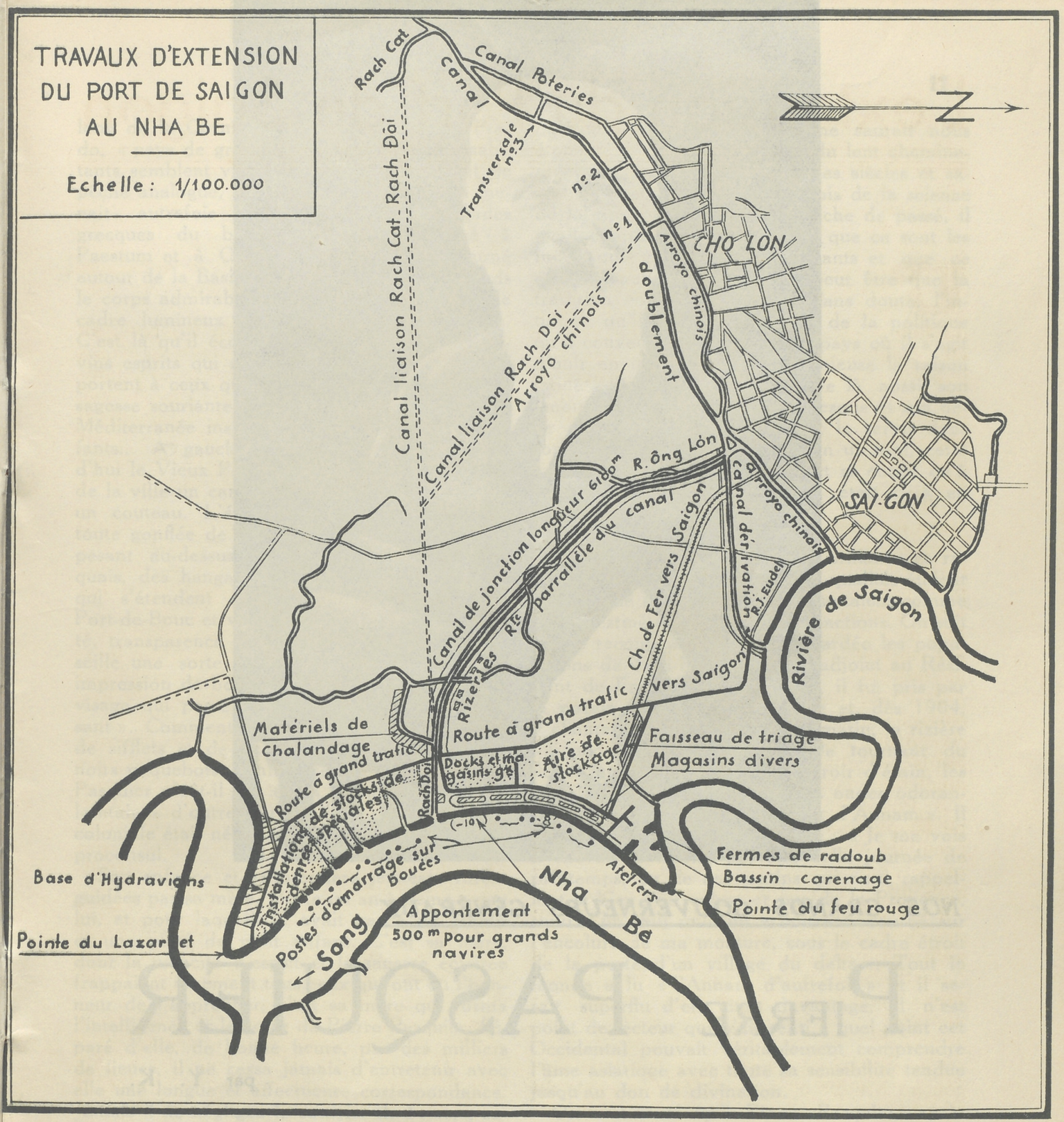
De la berge à la route, on trouvera successivement : des ouvrages d'accostage, des quais, des hangars et des terre-pleins pour le triage et le conditionnement des marchandises, des voies charretières, de larges terre-pleins, des faisceaux de triage et des magasins pour le stockage des marchandises tant à l'arrivée qu'au départ.

La route locale n° 15 sera élargie et transformée en route à grand trafic comportant des chaussées spécialisées pour les différentes circulations (circulation lourde, circulation rapide).

La liaison fluviale avec Cholon sera assurée par un canal ayant la section déjà adoptée pour le canal de Dérivation partant de l'embouchure du rach Ong-Lon et rejoignant le rach Doi à un kilomètre environ au nord de son embouchure. On ouvrira ainsi des zones favorables à la construction de rizeries qui seront situées à proximité immédiate du port d'embarquement. Un faisceau de voies ferrées desservant les ouvrages d'accostage et hangars ainsi qu'une gare de triage sera raccordé au réseau général.

Le seuil nord du Nhà-bè sera dragué à la cote (— 10) sur une largeur de 200 mètres, à la cote (— 8) sur 300 mètres au delà. Les déblais seront mis en remblai pour la confection des terre-pleins. Les plus

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



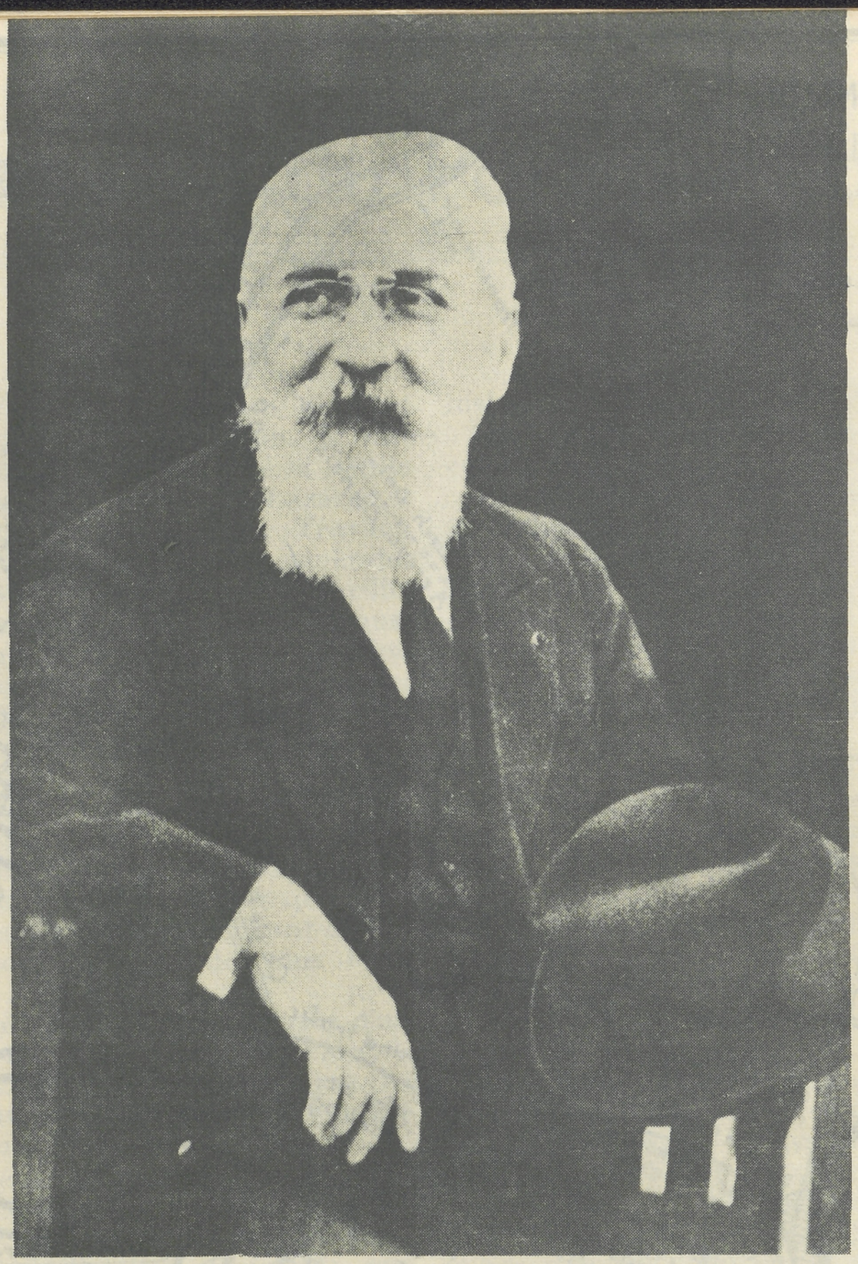
grands navires pourront accoster. Les cargos de fort tonnage pourront s'amarrer sur la première file de coffres d'amarrage, tandis que les bateaux de plus petit tonnage pourront s'amarrer sur une seconde file par des fonds de (— 8).

Les ouvrages seront équipés pour permettre un chargement et déchargement aussi rapide que possible.

Des magasins à étages seront construits qui permettront, avec une économie de place et de frais d'exploitation, un gain de temps sensible sur les opérations.

La mise à exécution d'un important programme de grands travaux va permettre d'envisager dès maintenant un commencement de réalisation : acquisition des emprises nécessaires, remblaiement d'un premier terre-plein, exécution des terrassements d'élargissement de la route d'accès.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



NOS GRANDS GOUVERNEURS GÉNÉRAUX

PIERRE PASQUIER

par Y. K.

Il y aura bientôt dix ans que le Gouverneur Général Pierre Pasquier, rentrant en France par la voie aérienne, mourut pour la Patrie en service commandé, dans des circonstances tragiques qui sont encore dans toutes les mémoires. A l'occasion de ce dixième anniversaire de sa mort, l'un de ceux qui furent ses collaborateurs directs a pensé que c'était un pieux devoir que d'évoquer ici la grande figure de Pierre Pasquier.

***

Pierre Pasquier est né aux rivages dorés de la mer violette, dans une famille de marins fixés depuis longtemps dans l'antique Phocée, au point où « flamba l'autel nuptial de la Grèce et des Gaules ». Et cela domina de bonne heure sa destinée. Tout jeune, il rêva de grands voyages, de pays lointains et inconnus. Comment en eut-il été autrement pour lui qui vécut ses premières années dans cet immense emporium marseillais que domine Notre-Dame de la Garde, point d'or dans l'azur du ciel et de la mer ? N'a-t-il pas couru tout enfant au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

long de la Corniche jusqu'à la plage du Prado, « pays de grandes vacances dont les habitants semblent vivre une vie de flânerie et de pêche analogue, je pense, à celle que l'on menait autrefois dans certaines bourgades grecques du bord de l'eau, peut-être à Paestum et à Capri ». Souvent, il a tourné autour de la Basilique et contemplé à ses pieds le corps admirable de la ville étendue dans le cadre lumineux des collines et de la rade. C'est là qu'il écouta de bonne heure « les divins esprits qui montent de la mer et qui apportent à ceux qui savent s'en imprégner cette sagesse souriante et ces nobles pensées que la Méditerranée inspire aux meilleurs de ses enfants... A gauche l'ancien Lacydon, aujourd'hui le Vieux Port, qui enfonce dans le cœur de la ville un canal étroit, bleu et long comme un couteau. L'énorme cathédrale byzantine, toute gonflée de ses œufs d'or, prend son vol pesant au-dessus des énormes chantiers, des quais, des hangars, des bassins de la Joliette qui s'étendent chaque jour davantage vers Port-de-Bouc et vers Martigues... Tout est clarté, transparence de l'esprit. Il y a dans Marseille une sorte de pureté géométrique, une impression de bonheur qui augmente à chaque visage qui passe et que l'on regarde en passant ». Comment, dans le vaste port traversé de sifflets et de sirènes, au balancement des noirs paquebots, l'enfant rêveur qu'était Pierre Pasquier n'eût-il pas eu la nostalgie des terres lointaines d'outre-mer ? Dès lors, sa vocation coloniale était née. En lui perçait déjà le grand proconsul.

Son enfance et sa première jeunesse furent guidées par sa mère, morte un an à peine avant lui, et pour laquelle il avait gardé un amour et une piété de petit enfant. C'est sa mère, dont la vivacité d'esprit et la sagesse éclairée frappaient vivement tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, c'est sa mère qui forma l'intelligence et le cœur de Pierre Pasquier. Séparé d'elle, de bonne heure, par des milliers de lieues, il ne cessa jamais d'entretenir avec elle une longue et affectueuse correspondance. Jamais il ne négligea le courrier de France, sachant avec quelle impatience, quelle joie, quelle fierté sa vieille maman attendait les lettres de son fils le Gouverneur Général. Et ce fut l'une des plus grandes douleurs de sa vie que de ne pouvoir fermer lui-même les yeux de celle qui espérait son retour en gardant dans son cœur les moindres paroles de son enfant.

Pierre Pasquier fut au lycée de Marseille un élève brillant et ses études secondaires furent couronnées par un prix d'histoire au Concours général. Que cet esprit profondément humain et penché toujours sur l'humaine inquiétude ait aimé l'histoire ne saurait nous étonner. Il y trouvait le récit du lent cheminement de l'humanité au long des siècles et savait en tirer les règles et les lois de la science de la cité. Né dans un pays riche de passé, il avait compris de bonne heure que ce sont les morts qui gouvernent les vivants et que ce qu'on appelle le progrès ne peut être que la tradition en marche. De là, sans doute, l'intuition qu'il eut tout de suite de la politique qu'il convenait de faire en ce pays où il s'agit d'unir en une synthèse harmonieuse la raison latine et le rêve oriental. De là aussi son amour pour la France chevaleresque et son désir d'aller au loin pour mieux la servir dans son généreux dessein. De là, en un mot, cette vocation qui le prit si jeune et si entier qu'à vingt ans à peine, en 1898, il était déjà en Indochine.

***

Je retracerai brièvement sa brillante et rapide carrière. Dès le début, ses qualités étaient connues de ses chefs et tous le notaient comme étant destiné aux plus hautes fonctions. On sait quelle reconnaissance lui ont gardée les populations de Thai-binh, où il fut adjoint au Résident de France. Tout de suite, il fut pris par la poésie du paysage annamite et, dès 1904, il chante « la brume légère du matin, la rizière qui ondule, jeune et souple, le tournant du fleuve qui brille comme un miroir d'étain, les grands lilas qui déroulent leurs ondes odorantes, l'âme tout entière du pays d'Annam ». Il écrit encore à la même époque : « Je me vois à cheval, le matin, par une belle journée de printemps, un de ces matins qui nous rappellent si bien l'air calme et pur de la Provence, suivi d'un seul milicien et entrant, courbé sur l'encolure de ma monture, sous le cadre étroit de la porte d'un village du delta ». Tout le monde a lu « l'Annam d'autrefois » et il serait superflu d'en citer davantage. Il n'est point de lecteur qui n'ait senti à quel point cet Occidental pouvait véritablement comprendre l'âme asiatique avec toute sa sensibilité tendue jusqu'au don de divination.

On sait aussi que Pierre Pasquier, après avoir été chef de Cabinet du Résident Supérieur au Tonkin, du Gouverneur de la Cochinchine et du Gouverneur Général, fut Résident de France à Thanh-hoa de 1911 à 1914. Quand il quitta cette province, la population lui éleva une stèle qui le mettait au rang des génies tutélaires de l'Annam. Il disait de Thanh-hoa, en philosophe et en poète : « Elle explique et fait mieux comprendre Hué. Elle est l'Ile-de-France de l'Annam. Une poésie infinie monte d'elle. Thanh-hoa a mûri tous les esprits, enfermé toutes les ambitions. Elle reste encore l'exceptionnelle, et à ses seuls amants,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

elle dévoile peu à peu le sens hermétique de ses multiples aspects... De tous les souvenirs de trois années passées dans cette province royale, celui qui s'effacera le dernier de ma mémoire, c'est le tableau très grand qui s'est offert à ma vue, un soir d'hiver, sur une plage déserte de la côte d'Annam : en face de l'Océan infini, embrumé par les premiers voiles de la nuit, devant un vieil autel dressé sur le sable, un pauvre pêcheur se tenait prosterné. Peu à peu les dernières lueurs du jour se sont éteintes. La grande ombre a effacé du sable la tâche de l'homme agenouillé ; la voix de la mer a couvert le murmure de sa prière, et il n'est plus resté dans la nuit profonde que le point rouge d'un bâtonnet d'encens... La grande paix de la nuit venait de s'étendre sur l'angoisse de la misère humaine en face de l'éternel problème de la vie et de la mort ».

En 1914, Pierre Pasquier est chef de Cabinet de M. Lebrun, alors ministre des Colonies, puis en 1915, directeur des Bureaux à la Résidence supérieure au Tonkin, et maire de Hanoi où chacun peut voir encore ce que fut son œuvre d'administrateur et d'artiste. En 1917, il est directeur du Cabinet du Gouverneur Général Albert Sarraut. En 1921, il est Résident Supérieur en Annam et, en 1925, il conduit les funérailles de S. M. Khai-Dinh, dont il avait su gagner l'affection. L'harmonieuse mélancolie de l'adieu qu'il sut dire au roi est infiniment touchante : « A l'instant, dit-il, où vous venez de franchir pour jamais l'enceinte de la Cité interdite, pour gagner au milieu du recueillement de votre peuple, à travers les paysages qui enchantèrent vos yeux, votre palais d'éternité, je tends vers vous, Sire, en offrande, pour vous accompagner dans votre ultime voyage, les fleurs de la douleur et celles de l'amitié ».

L'œuvre accomplie à Hué par Pierre Pasquier porte aujourd'hui, elle aussi, ses fleurs et ses fruits. Et c'est la plus grande récompense de son âme de politique et de penseur.

En 1926, il fait l'intérim du Gouvernement général. En 1928, il est Gouverneur Général titulaire et peut enfin traduire en actes sa pensée généreuse et claire. En 1934, il meurt pour la France et l'Indochine. Voilà, tracée à grands traits, l'existence si unie et si harmonieuse qui fut celle du grand chef dont j'évoque aujourd'hui le souvenir.

***

Comme tous ceux qui ont eu le privilège d'approcher le Gouverneur Général Pierre Pasquier dans sa vie privée, j'ai admiré souvent l'étendue de sa culture, la curiosité de son esprit, l'universalité de son information. Tout de suite, on avait de lui l'impression qu'il était « l'honnête homme » au sens où l'entendait notre XVII[e] siècle. Il rappelait aussi ces érudits de la Renaissance qui avaient exploré tous les domaines de la connaissance et qui en avaient retiré l'« usage et raison » célébrés par du Bellay. Combien de fois n'ai-je surpris l'étonnement de spécialistes stupéfaits de constater que leur discipline particulière n'était pas inconnue à ce grand administrateur, cependant accablé de besogne.

C'est qu'il sut, toute sa vie, « garder son esprit au-dessus de son ouvrage ». Il ne fut pas dominé par sa tâche, mais, au contraire, il la domina de très haut. Quelle que fût la longueur du labeur quotidien, il sut se réserver en le prenant sur ses nuits le temps de la lecture et de la méditation dans le silence et la solitude. Cet homme qui eut parfois les apparences d'un mondain fut, en réalité, un grand solitaire. Et c'est justement là qu'était le secret de sa force. Souvent, alors que tout dormait en Indochine, la lampe de chevet du Gouverneur Général éclairait encore son travail personnel. Il fut un grand liseur, au courant de tout ce qui paraissait, un humaniste au sens profond du terme. Jamais, au cours de sa longue carrière indochinoise, il ne considéra que son savoir était suffisant. Il ne fit pas comme tant d'autres qui bornent leur horizon à celui de leur profession. Il savait que pour agir bien, il faut penser bien et que, pour penser bien, il faut savoir beaucoup. Il savait que tout jugement est d'abord une comparaison et que, pour comparer, il faut connaître les termes de l'opération. C'est pour cela qu'il ne cessait de s'instruire avec une application, un enthousiasme, un succès rarement égalé.

Il n'était pas seulement un lettré. Il était aussi un poète. Il nous était venu du pays de Mistral et gardait au fond de son cœur l'incantation provençale qui inspire les poèmes de « Mireille » et de « Calendal ». Il était sensible à le cadence des mots et à l'accord des rimes, et il savait s'y reposer des fatigues du commandement. Certes, il n'oubliait jamais les responsabilités qui étaient les siennes et dont le lourd nuage obscurcissait souvent son front, mais il savait bercer sa peine à la cadence musicale des vers dorés de ses chanteurs préférés. Il me souvient de l'entendre réciter, songeant à ceux de son pays et devinant peut-être son propre destin, ces strophes de l'illustre poète des Martigues, de ce Charles Maurras, dont la doctrine politique avait imprégné sa propre pensée :

Simples pêcheurs de nos lagunes,
Gabiers partis de la grand-hune,
Beaux capitaines de fortune,
Soldats, corsaires ou planteurs,

De caps en caps, d'îles en îles,
Leur règle d'or au fond des cieux
Interrogée d'un œil tranquille,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ils défiaient la houle hostile
Et les plans d'eau silencieux.
Mais, lorsqu'aux voûtes inatteintes,
Chaque soir ils tendaient les bras,
Quelque déesse mal étreinte
Gonflait leur voix des sourdes plaintes
D'un destin qui ne s'achève pas.

Il était aussi un peintre. Non seulement il savait manier lui-même la palette et le pinceau, mais surtout il percevait l'harmonie des couleurs et en jouissait profondément. Il fut pour les artistes venus en Indochine un protecteur éclairé et affectueux et c'est là, certainement, l'un des traits de son caractère qui l'apparentent de plus près aux proconsuls de Rome. Doué d'un goût très sûr, il avait transformé peu à peu le palais de Hanoi, et il avait fini par y constituer un cadre digne de son âme nuancée et diverse parce qu'elle tendait constamment à l'universalisme humain. Il avait pris dans son pays natal, au gai royaume de l'azur, le goût des tableaux lumineux et colorés, et il bénissait le hasard qui avait amené près de lui, parmi nous, un poète de la lumière et de la couleur. Combien d'heures a-t-il passées devant les tableaux du maître, dans la contemplation muette et la joie intérieure ?

Il était encore un musicien raffiné. Ne pouvant trouver ici les satisfactions des grands concerts où il était, à Paris, très assidu, il tentait d'y suppléer par la constitution d'une discothèque qui faisait l'admiration de tous. Nul doute que souvent, tard dans la nuit, seul en ce palais vide et morose, il n'ait trouvé dans les accents de Beethoven et de Bach la consolation et la force qui lui étaient nécessaires pour continuer sa tâche. J'ai dit tout à l'heure qu'il fut, beaucoup plus qu'on ne le croyait communément, un méditatif et un solitaire. C'est vrai, mais sa solitude était toujours peuplée de la compagnie des chanteurs illustres dans la musique desquels il retrouvait son âme trop dispersée par l'action. Souvent, il nous gardait le soir jusqu'à une heure avancée, ne se lassant d'entendre exprimer dans l'harmonie ineffable tout ce que cœur humain contient d'inexprimable par les mots.

Il fut enfin un simple et un modeste. Jamais il ne se laissa prendre par les honneurs de la terre. Toujours il les considéra comme une inutile et insipide corvée. Chacun de ceux qui l'ont connu de près se souvient avec émotion du soin qu'il prenait de supprimer autour de lui tout ce qui était pure formalité et vain protocole. Il savait qu'il dominait de très haut la plupart des hommes et qu'il n'avait pas besoin, pour s'imposer, d'autres prestiges que ceux de son esprit et de son cœur. Cette confiance dans ses dons personnels, bien loin de lui inspirer de la vanité ou même un orgueil qui eût été bien légitime, l'amenaient au contraire à une extrême indulgence envers les hommes, à un immense détachement des apparences humaines. En causant avec lui, j'ai souvent mesuré combien cet homme que la vie avait comblé était loin des convoitises et des illusions qui dominent presque toujours ceux qu'accablent de hautes charges.

Un esprit fin, une âme vibrante, un cœur fervent, tel fut le Gouverneur Général Pierre Pasquier. Aux séductions de son intelligence et de son cœur s'ajoutait celle, très particulière, d'un regard voilé d'une douceur souriante et dont la couleur tenait le milieu, comme celui de Pallas Athéné, entre le vert et le violet, le charme aussi de la sonorité prenante d'une voix aux vibrations sourdes et aux inflexions profondes de violoncelle. Dans l'ensemble, un splendide exemplaire d'humanité, un type humain de grande race, et qui faisait libéralement l'inestimable don d'une amitié dont tous ceux qui en furent honorés n'oublieront jamais le prix, et qu'ils ne se consoleront jamais d'avoir perdue.

***

Si le charme prenant du lettré, du musicien et du poète, si l'exquise urbanité de l'hôte parfait qu'était le Gouverneur Général Pierre Pasquier, lui gagnaient immédiatement les visiteurs si nombreux qui passaient son seuil, les qualités éminentes de commandement qui faisaient de lui un grand chef lui assuraient d'emblée le dévouement affectueux de ses collaborateurs quotidiens. Servir près de lui était une joie pour l'esprit et pour le cœur. J'en puis apporter le témoignage personnel.

Il était en effet tout intelligence. Les questions les plus difficiles, les plus embrouillées, étaient sans peine éclaircies et dominées par l'élévation et la clarté d'une pensée qui réunissait, dans le même envol rapide et direct, les prudences de l'analyse et les hardiesses de la synthèse. La facilité de son travail étonnait tous ceux qui avaient à lui demander, chaque jour, des solutions et des directions. Il dominait, au milieu d'une labeur immense et rude, souvent sans consolation, l'impression d'une telle aisance qu'il en rendait plus facile la lourde tâche de ceux qui besognaient auprès de lui. Combien de fois suis-je entré dans son cabinet, l'esprit confus et inquiet, et en suis-je sorti quelques instants après, l'esprit clair et rasséréné ! En vérité, cet homme avait gardé dans son âme quelque chose de la grande clarté méditerranéenne et il évoquait, invinciblement, le souvenir des plus grands proconsuls romains.

Il était aussi tout douceur et délicatesse. Jamais pour lui l'inférieur ne cessait d'être un homme digne d'un affectueux respect. L'éloge venant de lui acquérait une valeur centuplée par la bonté qu'on devinait dans son sourire. Et même le blâme, qu'il ne distribuait d'ailleurs qu'avec parcimonie, s'atténuait toujours

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans sa bouche de paroles d'indulgence et de réconfort. Il était enjoué et savait couper la monotonie de la besogne quotidienne des bons mots qui font les heures moins longues et moins grises. Il n'était pas seulement le chef, mais l'ami. Ou plutôt, il était le chef dans toute l'acceptation du mot, puisqu'il savait déceler autour de lui, sous la correction des attitudes, la meurtrissure des cœurs, et qu'il savait dire les paroles attendues. Beaucoup qui ne lui ont jamais confié leur souffrance, par discrétion et par pudeur, ont cependant reçu de lui, en termes voilés mais forts, des consolations qui les ont gardés de la désespérance et de l'abdication...

Il était encore tout fermeté. Chez lui, l'action n'était que l'aboutissement d'une pensée longuement réfléchie. Il aurait pu prendre pour devise la formule de l'un des plus avisés et des plus forts de nos rois : « Nous qui voulons toujours raison garder ». Et chacun de nous se souvient de la fermeté avec laquelle il invoquait la Minerve aux yeux pers. Il n'était pas l'homme des décisions brusques, sachant quelle était la puissance qui lui était confiée, et mesurant le lointain des répercussions de ses moindres ordres, sachant aussi, en grand politique, qu'il avait à pétrir la matière humaine, saignante et souffrante, et qu'il y fallait de la prudence et de la charité. Il avait une âme fraternelle aux plus humbles et pesait ses décisions avec une infinie circonspection. Mais quand il avait pris son parti, il le gardait avec une douce obstination et savait tenir ferme la barre, debout à la lame, au milieu du déchaînement de la tempête des intérêts et des passions. S'il connaissait l'étendue de son pouvoir, il en connaissait aussi les limites. Jamais il ne joua au potentat. Il n'ignorait pas la vanité des choses humaines et s'attachait seulement à faire ce qui était possible, de tout cœur, sans découragement mais sans illusion.

Il était enfin tout désintéressement. Lui qui, depuis de longues années, remplissait de hautes fonctions, lui qui était l'un des plus hauts personnages proconsulaires de la République, il est mort pauvre, en ne laissant aux siens que l'héritage de l'honneur et de la gloire. Sans doute, n'est-ce pas là l'un des traits les moins frappants de son caractère. Il était vraiment le type bien français du gentilhomme né pour le service désintéressé de l'Etat. Il a donné ainsi un exemple dont le sens et la valeur n'échapperont à personne en des temps où il semble que trop d'âmes se laissaient dominer par les plus bas des appétits et les plus viles des passions. Il restera dans l'histoire une figure de grand fonctionnaire, de grand « commis », selon le mot de Louis XIV, et l'Indochine peut être fière d'avoir été, cinq années durant, guidée par tel chef.

Ceux qui, comme moi, furent ses collaborateurs immédiats, savent combien fut rude sa tâche de Gouverneur Général. Il eut à faire face, lui le grand Latin, à la poussée de la barbarie contre l'ordre français, contre la paix française instaurée en Indochine au prix de l'un des plus beaux efforts coloniaux qui soient au monde. Il le fit avec le sentiment de l'immense responsabilité qu'il portait sur ses épaules, avec la fermeté que commandait la défense de la civilisation en péril, mais aussi avec la modération et la pitié que ne commandaient pas moins la misère et l'ignorance des rebelles et des égarés. Il eut à faire face également aux conséquences indochinoises de l'une des plus grandes crises économiques qui aient sévi sur l'humanité. Il dut prendre des mesures de salut public et lui, que beaucoup, s'arrêtant aux apparences, prenaient pour un sceptique et un dilettante, sut montrer en ces circonstances pénibles, l'âme inflexible d'un soldat dans la bataille. Il lui fallut réduire de la moitié le budget du grand pays dont il était le chef. Il le fit en pleine conscience et sérénité, sans se dissimuler l'impopularité passagère qu'il risquait, et l'affronta sans autre souci que de faire son devoir et sans même l'espérance de se voir rendre justice, un jour.

***

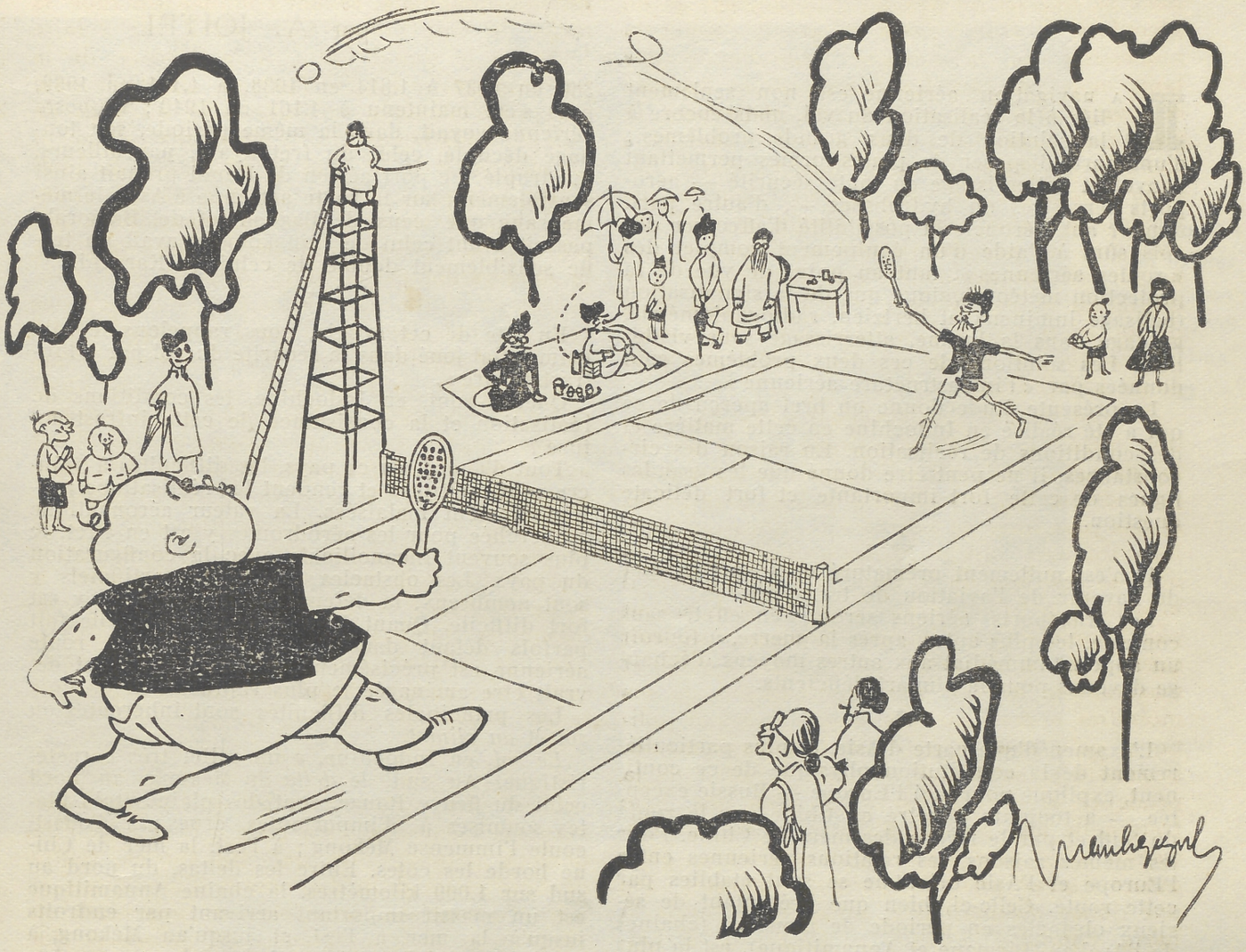
C'est ainsi que, le premier de tous les Gouverneurs Généraux il est resté à la tête de l'Indochine pendant plus de cinq années, toutes de lutte et de difficulté, toutes d'inquiétude et même d'angoisse, sans loisir et sans répit, en vérité plus de cinq années de peines et dur labeur. Puis, nous l'avons vu s'envoler dans une aube grise et froide, qui avait déjà quelque chose de funèbre, pour une randonnée aérienne dont il n'ignorait pas les périls, mais qu'il affrontait avec ce courage tranquille et simple qui est la marque des forts. De ce voyage qu'il entreprenait pour défendre à Paris les intérêts de l'Indochine, Pierre Pasquier n'est jamais revenu, ayant consenti le suprême sacrifice et étant entré dans la cohorte sanglante et douloureuse, certes, mais combien rayonnante et pure des martyrs, des témoins de la Patrie.

Pierre Pasquier, l'un de ceux qui travaillèrent auprès de vous et à qui vous fîtes paraître léger votre joug, vous applique, à vous qui étiez resté si jeune malgré votre barbe blanche, cette pensée du grand Péguy : « Il manque aux dieux-hommes de l'Antiquité grécolatine ce qu'il y a peut-être de plus grand dans le monde ; et de plus beau dans Homère : d'être tranché dans sa fleur, de périr inachevé, de mourir jeune dans un combat, le sort précoce, l'arrachement de celui qui ne remplit pas le destin de sa vie... ».

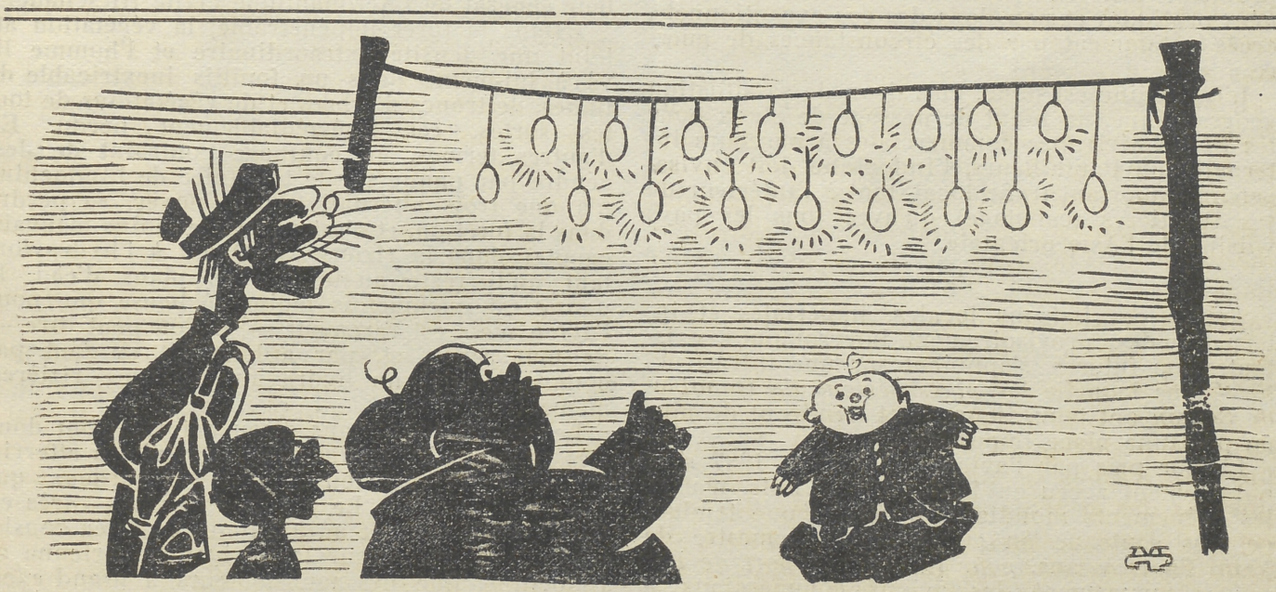
Car, mourir jeune dans un combat, tel fut votre enviable et cruel destin.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

HUMOUR ANNAMITE



Lý Toét et Xã Xệ, qui pratiquent maintenant tous les sports, disputent la finale du championnat de tennis de Đinh-Dù. Bang Bạnh a consenti à arbitrer, en raison de l'élévation de la chaise d'arbitre. — Le conseil des notables a été convoqué pour la circonstance.



Xã Xệ, piqué par l'émulation, montre à Lý Toét les lampes « autarciques » en vers luisants qu'il compte présenter au prochain Concours de l'Artisanat.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'INFRASTRUCTURE AÉRIENNE EN INDOCHINE

par A. JOITEL

La navigation aérienne est non seulement liée à la réalisation du vol, mais encore à la solution de deux grands problèmes : d'une part, disposer de plates-formes permettant l'envol et l'atterrissage en toute sécurité — aéroports terrestres ou hydrobases —, d'autre part, donner aux aéronefs la possibilité d'effectuer des vols sûrs à l'aide d'un équipement complet des « routes aériennes », tant au point de vue de la protection météorologique que de la signalisation (balisage lumineux et hertzien, radiogoniométrie, guidage dans la brume, atterrissage sans visibilité). Les solutions de ces deux problèmes sont données par « l'infrastructure aérienne ».

La présente étude donne un bref aperçu de ce qui a été réalisé en Indochine en cette matière et des conditions de réalisation. En raison des circonstances, il ne peut être donné que les grandes lignes de cette fort importante et fort délicate question.

***

Il n'est nullement prématuré de se préoccuper de l'avenir de l'aviation de transport.

Les transports aériens seront, en effet, sans conteste, les plus aptes, après la guerre, à fournir un appoint immédiat aux autres moyens d'échange devenus pour la plupart déficients.

***

L'examen d'une carte d'Asie, et plus particulièrement de la constitution physique de ce continent, explique pourquoi l'Europe — Russie exceptée — a toujours pénétré en Chine par la route du Sud et par le rivage des mers de Chine. Pour les mêmes raisons, les relations aériennes entre l'Europe et l'Asie orientale se sont établies par cette route. Celle-ci, bien que présentant de sérieux obstacles en période de mousson (chaînes de l'Arakan, Birmane et Annamitique), est la plus accessible et la mieux aménagée. Cependant, d'autre itinéraires moins favorables ont été et sont encore suivis, mais il convient de faire une réserve à leur sujet, car il faut toujours résoudre le problème des transports aériens avec des données pratiques et non dans des cas exceptionnels, créés notamment par des circonstances de guerre.

L'Indochine est donc, en raison de sa situation géographique, un point de passage de choix pour les lignes aériennes commerciales à parcours international. Par ailleurs, l'Indochine doit envisager un important trafic local, tant à l'intérieur de ses frontières (cabotage) qu'avec tous les pays voisins de l'Asie orientale.

***

Toutes ces liaisons locales, impériales et internationales, provisoirement interrompues, existantes, ou futures, s'appuient sur une infrastructure dans laquelle les *ports aériens de Hanoi et de Saigon* ont tenu, tiennent et tiendront de plus en plus une place importante.

L'essor pris par l'aviation civile en 1937 s'est notablement accru en 1938 et 1939, puis, malgré les événements mondiaux, a accusé une tendance très soutenue au cours du 1er semestre de 1940. En trois ans, *pour le seul aéroport de Hanoi*, le mouvement des avions commerciaux a passé de 302 en 1937 à 760 en 1938, puis à 1.034 en 1939 ; le mouvement des passagers a passé de 380 en 1937 à 1.814 en 1938, à 4.471 en 1939, puis s'est maintenu à 4.161 en 1940 ; la *poste aérienne* voyait, dans la même période, son tonnage décuplé, celui du fret ayant, par ailleurs, quadruplé. Le port aérien de Hanoi prenait ainsi sensiblement, sur la route aérienne d'Asie, le même rang que ceux de Bagdad et de Bassorah, passait avant celui de Hongkong et avait un trafic sensiblement double de celui de Karachi.

***

En tête de cet article, nous rappelons le rôle primordial joué dans la sécurité du vol par « l'infrastructure ».

Quelles sont, en Indochine, les conditions de réalisation et la consistance de cette infrastructure ?

Tout d'abord, en ce pays, les difficultés à vaincre sont multiples et rendent les réalisations particulièrement malaisées. La valeur aéronautique recherchée pour les aérodromes y est en effet, le plus souvent inconciliable avec la configuration du pays. Les obstacles naturels et artificiels y sont nombreux, la défense contre les eaux y est fort difficile. Quant à la main-d'œuvre, elle fait parfois défaut dans les régions où la route aérienne est précisément la plus précaire et devrait être aménagée le plus rapidement.

Les principales difficultés sont inhérentes *au sol* et *au climat*.

Le sol, en Indochine, a un relief très caractéristique. Au sud, *le delta* du Mékong, au nord celui du fleuve Rouge, sont des plaines très plates soumises à d'importantes crues ; à l'ouest coule l'immense Mékong ; à l'est, la mer de Chine borde les côtes. Entre les deltas, du nord au sud sur 1.000 kilomètres, la chaîne Annamitique est un massif important arrivant par endroits jusqu'à la mer, à l'est, et jusqu'au Mékong, à l'ouest. Les plaines et la bordure de mer en Annam sont cultivées en rizières morcelées par des diguettes de 40 à 50 centimètres de haut. Ailleurs, c'est soit la forêt claire, soit la forêt impénétrable. C'est ce qui, en 1930, a fait écrire à l'Inspecteur général de l'Aéronautique civile Hirschauer :

« Dans la forêt impénétrable, la végétation atteint une densité extraordinaire et l'homme livré à lui-même dans un fouillis inextricable de lianes, de troncs d'arbres et de végétations de toutes sortes, est irrémédiablement perdu. En d'autres termes, un équipage contraint de descendre par panne sur le territoire de l'Indochine n'a que trois alternatives : se noyer, se perdre dans la forêt ou, et c'est encore le moins mauvais, capoter dans la rizière... ». Quant à l'hydravion, tant qu'il reste au-dessus des plans d'eau, la panne est quelquefois moins fâcheuse que pour l'avion mais est rarement — si l'on peut dire — de tout repos, et, par ailleurs, il ne faut pas compter poser un hydravion sur les rizières, même inondées.

Les terrains ou plans d'eau naturels sont donc très rares en Indochine, ce qui rend les atterrissages de fortune souvent plus hasardeux que dans la Métropole. Le premier moyen — très efficace — de réduire au minimum cet aléa consiste à n'employer, pour la navigation aérienne en Indochine, que des multimoteurs à grand excédent de puissance permettant de continuer la route avec un groupe motopropulseur stoppé.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

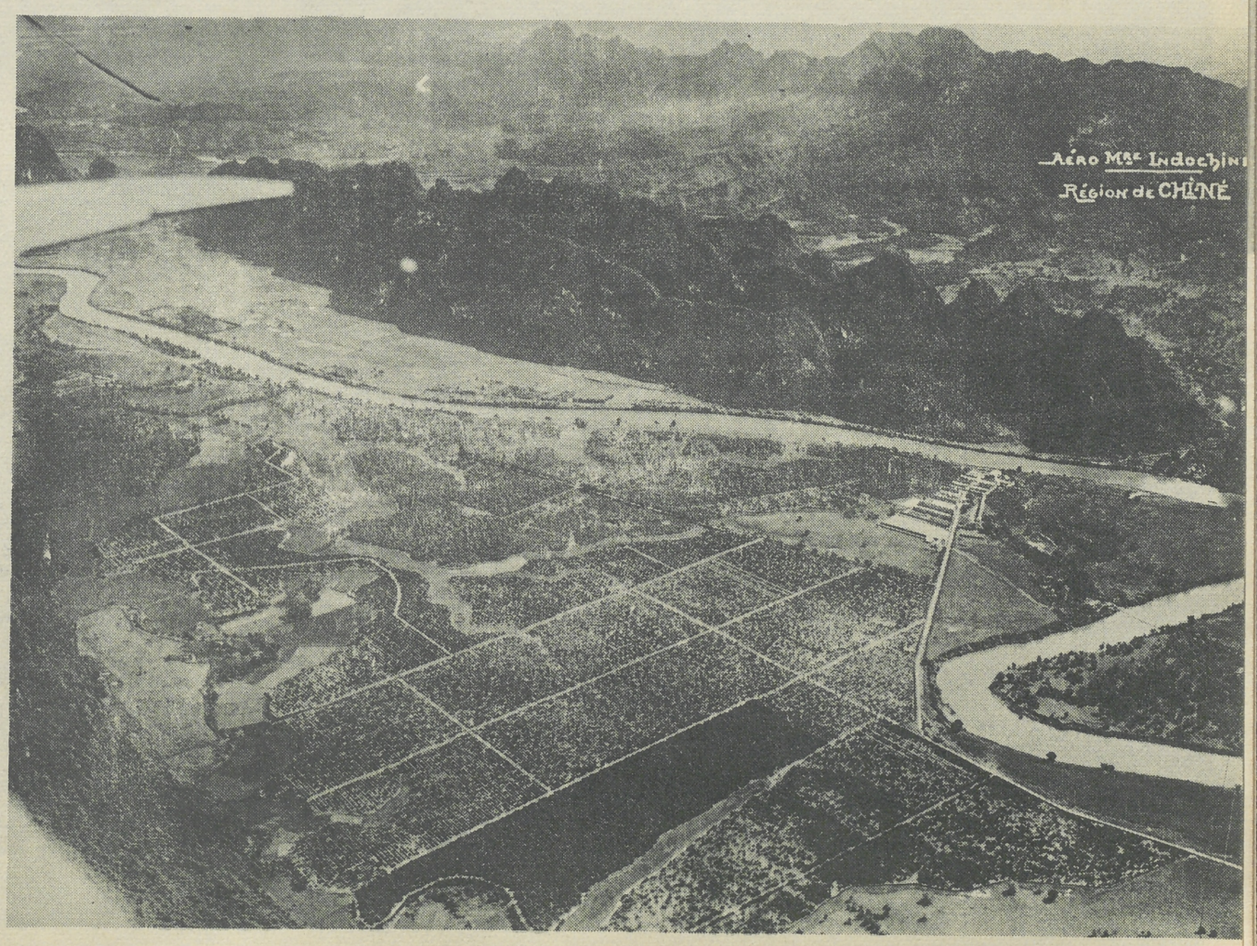
L'INDOCHINE A VOL D'OISEAU



Villages et rizières de la région de HADONG (Tonkin).

ʊ

Photographie verticale.



Région de CHINÉ (près de Phuly, Tonkin).

ʊ

Plantation de caféiers.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



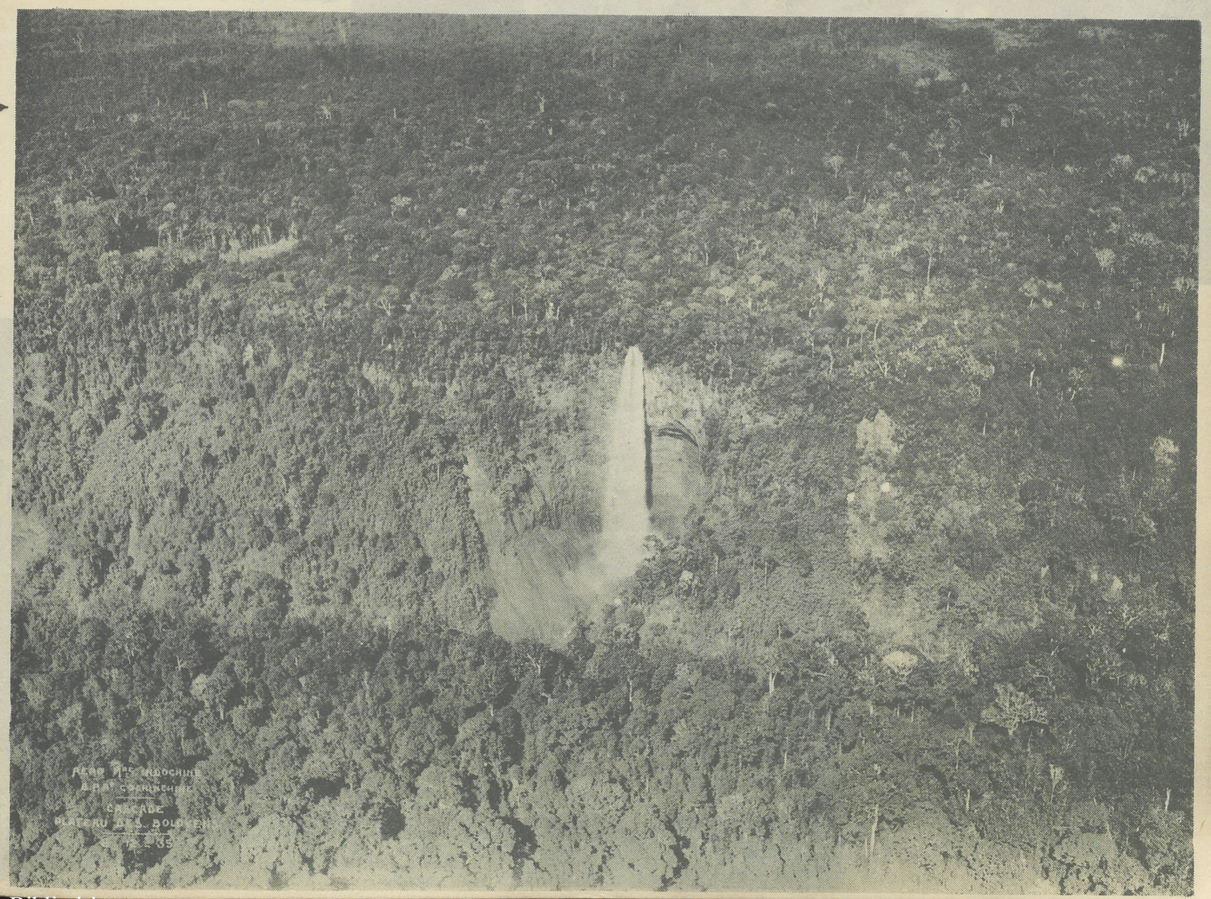
CHAPA (Haut-Tonkin). — Les aiguilles du Fan-Si-Pan.

La ville de QUI-NHON (Annam) et la pointe sableuse qui ferme la baie. →



La forêt impénétrable des plateaux mois.

Une cascade. →

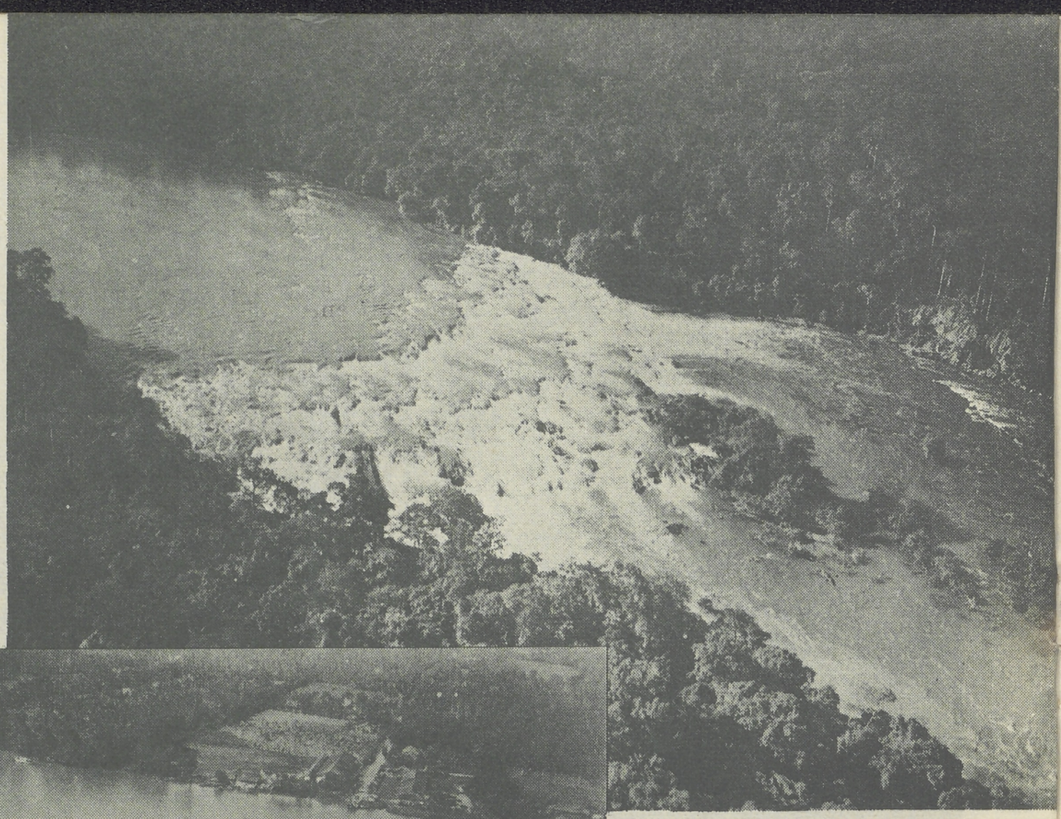


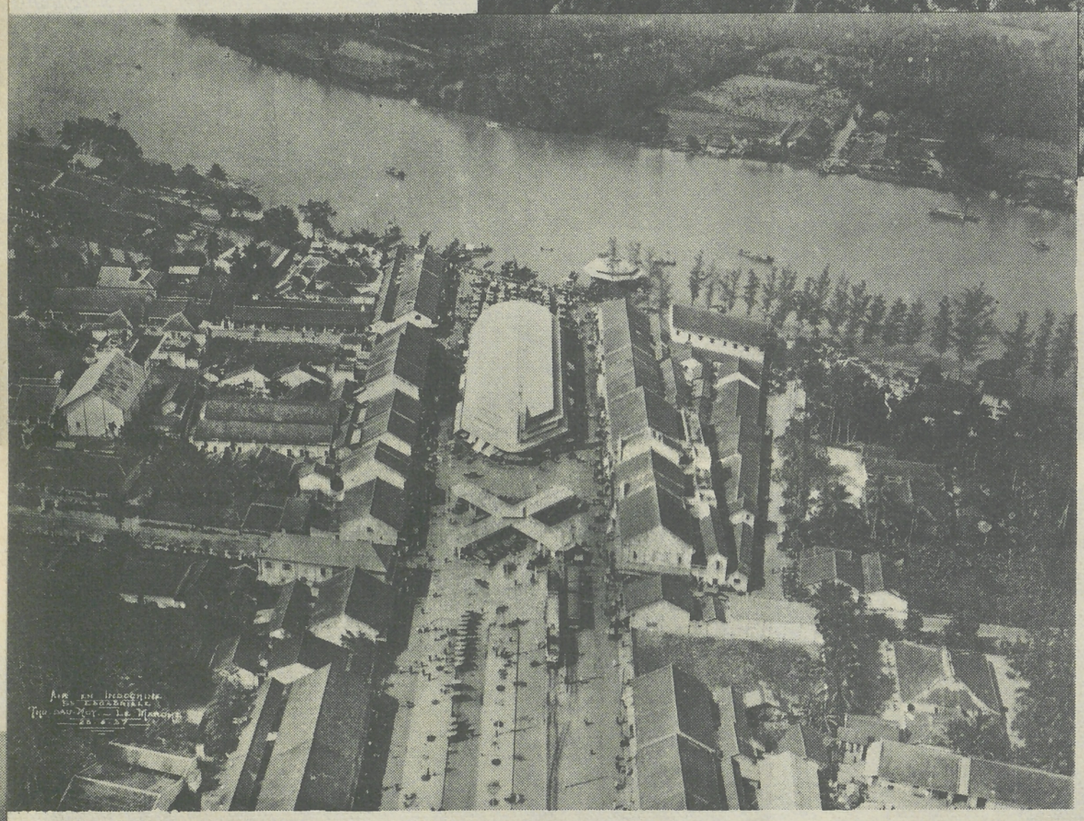
DONG-HOI (Annam). — *La Citadelle à la Vauban.*



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

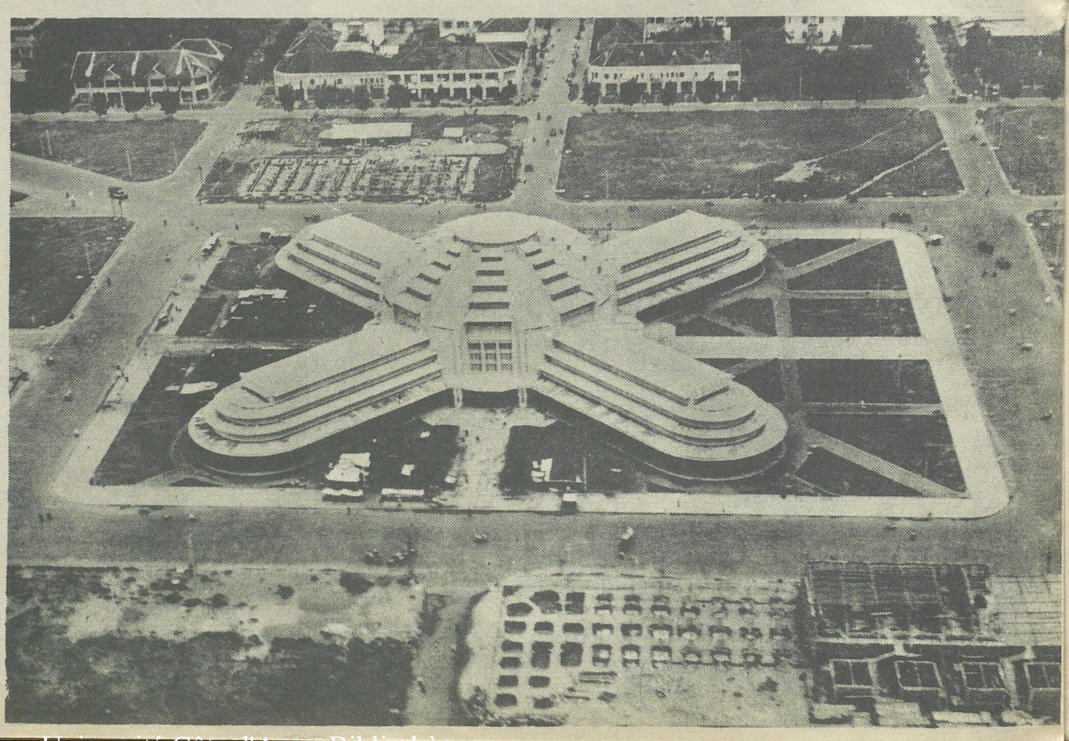
Les chutes
de TRIAN →
(Cochinchine).





Une ville
de Cochinchine :
← THUDAUMOT

Le marché de
PHNOM-PENH →
(Cambodge).



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'on parle par exemple de la ligne « locale » Saigon-Hanoi, de « cabotage aérien » en Indochine et ces expressions pourraient appeler l'idée d'une exploitation facile avec du matériel léger. Rien ne serait plus faux que cette idée : même « locales », les liaisons aériennes en Indochine doivent être équipées au moins en trimoteurs à grand excédent de puissance et par conséquent avec du matériel fort onéreux.

En ce qui concerne *le climat*, l'on peut donner les indications très sommaires suivantes.

En hiver, de la mi-janvier à fin mars, et même quelquefois à fin avril, tout le Tonkin et le Nord-Annam subissent particulièrement la mousson d'hiver : c'est la période du *crachin* qui rend difficiles les conditions de vol, surtout sur la côte. Par contre, pendant cette même période, le Mékong est dégagé et le beau temps règne sur le sud du Cambodge et de la Cochinchine.

En mousson d'été, de violents orages se forment sur la chaîne Annamitique et sur la Cochinchine ; les pluies y sont quotidiennes et particulièrement abondantes ; les typhons sévissent sur la côte. Pour donner une idée de la violence et de l'abondance des chutes de pluies en Indochine, nous dirons que, de 1907 à 1938 (1), l'on a enregistré en certains points les hauteurs de pluie suivantes :

En *1 an :* 7.970 mm. ; en *1 mois :* 2.940 mm. ; en *1 jour :* 650 mm. A noter qu'à Paris la chute moyenne en 1 an est de 575 mm.

Ceci explique qu'en Indochine, l'aménagement de *pistes d'envol en dur* a été peu à peu généralisé sur les aéroports et aérodromes importants à utilisation permanente, et cela avant que la même mesure — générale aux Etats-Unis — ait été adoptée en grand en Europe.

L'on voit donc qu'il est peu de climats aussi durs pour des parcours réguliers en avion que celui de l'Indochine. Par parcours réguliers il faut entendre ceux exécutés à dates fixes, comme ceux de l'aviation marchande.

Du fait des circonstances, il n'est guère possible de donner ici beaucoup de détails sur l'infrastructure indochinoise. Disons seulement qu'elle est répartie sur diverses routes aériennes équipées de station radio et météo : les tronçons indochinois de la *route aérienne impériale* actuellement interrompue (en provenance de Bangkok via Saigon-Hanoi ou Vientiane-Hanoi avec prolongement sur Fort-Bayard vers Hongkong) ; les tronçons de *pénétration en Chine du Sud,* également interrompus ; les *routes aériennes Hanoi-Saigon,* soit par la côte via Tourane, actuellement détournée soit par la route du Mékong — via Seno (Savannakhet), Paksé, Kratié, Bienhoa (terminus provisoire) —, soit par la *route directe* sans escale ; la route Hanoi-Vientiane-Saigon, actuellement limitée au parcours *Hanoi-Vientiane ;* enfin des *routes locales secondaires* permettant, soit l'accomplissement de missions diverses de l'Armée de l'Air (missions sanitaires, économiques ou politiques), soit en période normale, des voyages par avions de tourisme.

Le *Service de l'Aéronautique civile* poursuit l'élaboration des programmes d'organisation des lignes aériennes et ceux d'établissement, de modernisation et d'entretien de l'infrastructure, en liaison avec les Services techniques compétents : actuellement se valorisent progressivement la *route aérienne du Mékong* et les autres itinéraires reliant Hanoi et Saigon.

Par ailleurs, le même Service met au point un plan de masse de port aérien parmi les plus modernes du monde.

Disons encore qu'il existe plusieurs catégories d'aérodrome allant du port aérien aux simples terrains de secours et bases d'hydravions secondaires. Certains de ces terrains et bases disparaîtront, car les progrès en matière de sécurité, de vitesse et d'autonomie de vol n'imposent plus en effet un réseau de terrains aussi dense que le réseau existant (2). Les disparitions envisagées ne le sont toutefois que compte tenu des besoins futurs de l'aviation privée (actuellement en sommeil).

Il paraît enfin intéressant de rappeler la période difficile — commençant en fin 1937 — pendant laquelle l'infrastructure aérienne indochinoise dut rapidement s'adapter aux progrès techniques du matériel. Cette période aboutit en 1938 à l'établissement par le Service de l'Aéronautique civile d'un plan quinquennal, dont l'exécution a été retardée par les circonstances.

Quoi qu'il en soit, l'effort — déjà amorcé en la matière par la Fédération de 1930 à 1933 et ralenti par la crise économique — a été repris et sans cesse maintenu en dépit des circonstances contraires, notamment depuis 1940.

Les crédits inscrits à ce titre au Budget général de l'Union en témoignent suffisamment. Ce sont, en chiffres ronds, pour chaque année depuis 1937 :

1937	230.000 piastres	1941	1.125.000 piastres
1938	363.000 —	1942	1.460.000 —
1939	1.123.000 —	1943	1.052.000 —
1940	2.913.000 —		

Tant que le permettront les circonstances, cet effort devra être soutenu, car le rôle de l'infrastructure est capital dans le développement de l'aviation commerciale.

Ainsi, en Amérique, le transport aérien n'est devenu un moyen normal de déplacement que parce que l'équipement au sol y a été poussé à l'extrême, grâce, il est vrai, à des circonstances très favorables.

Quand toutes les nations voudront réellement disposer d'une aviation commerciale telle qu'elle pourrait être et qu'elles voudront admettre qu'il faut pour cela une infrastructure très développée au prix de sacrifices financiers suffisants, les transports aériens auront fait un pas immense dans la voie de l'extension et du progrès. D'ailleurs, qu'on le veuille ou non, ce mode de transport se taillera une place des plus importantes dans l'avenir le plus immédiat et cela au prix du bouleversement de vieilles conceptions que l'étroitesse de chaque nation limitait surtout aux transports terrestres ou maritimes.

***

Il est enfin du devoir de ceux qui ont pour mission d'apporter la meilleure aide aux appareils volants, de rappeler que les règles d'établissement de l'infrastructure doivent être étudiées et appliquées sans esprit de système. Elles évoluent et évolueront en effet rapidement encore et il faut se faire à l'idée que les solutions trouvées et admises deviendront peut-être bientôt caduques. En matière de technique aéronautique, et partant en matière d'infrastructure, tous ceux qui ont à intervenir — ingénieurs, techniciens et financiers — devront savoir et admettre que toutes les données, toutes les solutions sont mouvantes. Elles le resteront longtemps encore et il faudra s'y adapter sans cesse et non seulement sans aucun retard, mais encore avec une clairvoyante anticipation.

C'est ce que réalise l'Indochine sans trêve et en dépit des difficultés de l'heure présente.

---

(1) *Le Climat de l'Indochine et les Typhons de la mer de Chine,* Bruzon, Carton et Romer.

(2) Actuellement : terrains espacés de 50 à 60 kilomètres environ.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SALON UNIQUE 1943

par C.

(Avec une interview de M. CRESSON, Président du Comité d'organisation)

Les échos d'une prochaine exposition d'art nous étant parvenus jusqu'à Saigon, je suis allé à Hanoi pour vous rendre compte de ce qui se préparait.

Je dois dire que depuis longtemps déjà je n'étais monté au Tonkin. J'ai été frappé de la nuance particulière à ce pays de la Fédération Indochinoise. Ces grandes lignes monotones que rompent seuls les rideaux de bambous des villages étagés comme des portants de théâtre autour de vous, ces verts des rizières enchassés dans l'argile rouge des diguettes ont une harmonie prenante pour qui sait la comprendre. D'ailleurs, on aime ou on n'aime pas le delta. Moi je l'aime. Je l'aime pour ses infinis et pour le pittoresque de ses recoins, le puits rond au détour du sentier, le pagodon sur le tertre sous un flamboyant tordu, la porte du village avec son tambour de veille et qui d'ailleurs ne ferme rien, le panache léger des bambous sur la mare couleur de glaise, le marché rustique grouillant comme une ruche et, là-dessus, les ciels, tous les ciels, les bleus de son hiver de Côte d'Azur, les gris nuancés comme la palette d'un Corot, les blancs aveuglants des étés de plomb, et les verts et les roses des veilles de typhon, inattendus et côte à côte entre les nuages comme des morceaux d'arc-en-ciel oubliés. J'aime les pagodes et les dinh aux longs toits horizontaux intégrés dans le décor et dont ils font partie comme la parure d'un jardin artificiel où tout est « ordre et beauté, luxe, calme, volupté ». Grand parc que l'homme, qui l'a conçu, ne dépare pas.

L'Annamite, même le vulgaire, semble avoir atteint dans cette voie des arts un stade avancé. Il en a le goût inné. Dans les cases les plus pauvres comme dans les riches palais, il a son coin d'idéal : c'est le siège sculpté de l'autel des ancêtres, le petit jardin chinois dans une cai bat sur la fenêtre, c'est la ceinture vert cru de la paysanne, les sentences parallèles, laque et or ou jetées d'un large pinceau sur une simple bande de papier ; c'est dans les bâtiments publics, les charpentes chantournées du dinh de Dinh-bang, les portes laquées du dên Và, les Quan-Am et bois dorés de But-thap, les ineffables architectures de chuà Thày, à l'ombre des rochers calcaires que hantent les Immortels et les Fées.

Dans notre Ouest cochinchinois si semblable par ses larges étendues au delta tonkinois, un delta sans rachs ni cocoteraies, mais aussi sans l'âme de ses temples et de ses pagodes, on ne retrouve pas cette présence humaine qui ennoblit, ordonne et tempère le paysage.

Il y a là une atmosphère, une ambiance, une beauté équilibrée qui devait tenter des artistes et susciter des vocations. Et c'est bien ce qui s'est produit au contact des maîtres français.

On pouvait craindre que, sortis du cadre de la tradition, les jeunes artistes ne subissent en contre-coup les excès d'une influence occidentale, dans le sens d'un classicisme désolant comme dans le sens des débordantes imaginations ultra-modernes. Ce sera l'honneur de l'école des Beaux-Arts de Hanoi et d'avoir su les maintenir dans les limites du bon goût et d'avoir su rénover et adapter à leurs talents naissants les antiques procédés de l'art de l'Extrême-Orient : le laque, la peinture sur soie, la sculpture sur bois et sur pierre et la ciselure.

Depuis déjà une quinzaine d'années, l'Ecole a formé plusieurs générations d'étudiants qui sont à leur tour devenus des maîtres. Des institutions comme celle des Prix d'Indochine de peinture leur ont permis, auprès des professeurs de l'Ecole, d'étudier des techniques différentes. Ils vivent maintenant de leur art. Hélas ! c'est un métier difficile, car leur marchandise ne s'adresse qu'à une élite intellectuelle dont, en Indochine, on a rapidement fait le tour.

Mais il y a encore nombre de personnes qui s'intéresseraient à ce mouvement artistique et qui l'ignorent faute de l'avoir pu suivre régulièrement depuis un assez long temps, faute aussi d'avoir été suffisamment mis à même de juger de la valeur des œuvres exposées.

Ce sera le but de ce Salon de les mieux faire connaître.

« Salon unique 1943 », le titre a surpris. C'est simplement qu'il s'agissait de grouper sous l'égide du Gouvernement, toujours attentif au mouvement intellectuel franco-indochinois, les efforts dispersés de différentes associations privées, de discerner et choisir les meilleurs, de monter la manifestation de premier plan que méritent les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

résultats atteints déjà dans ce domaine et de doter les plus méritants de récompenses de choix : bourses de voyage, prix et médailles.

Cette fois-ci, le Salon se tient à Hanoi et intéresse plus particulièrement les artistes du Nord-Indochine en raison des difficultés de transport que nous subissons. Mais je me suis laissé dire qu'on envisage un autre Salon pour le Sud, qui se tiendrait à Saigon dans le courant de l'année prochaine. Saigon en accepte l'augure et serait heureuse de pouvoir apprécier sur place les œuvres des Tonkinois qui pourraient descendre.

Le Gouvernement a confié l'organisation de ce Salon à un Comité d'artistes professionnels, sous la présidence de M. Cresson.

M. Cresson, administrateur des Colonies, Résident de France à Yên-bay, est, vous le savez, l'auteur de ce livre, *Haute Région*, qui a été récemment couronné du second Prix littéraire d'Indochine. Il vient de donner à l'impression un nouvel ouvrage qui recevra sans doute le meilleur accueil du public.

M. Cresson est dans le studio auprès de moi. Il voudra bien sans doute venir jusqu'au micro pour vous dire lui-même ce que sera le « Salon unique 1943 ».

« *Bien volontiers.*

» *Le Salon qui va s'ouvrir a la valeur d'un symbole. Au milieu des épreuves que nous subissons, il est comme une tige fleurie dressant, dans la décomposition générale, sa tête rose d'espérance en des jours meilleurs, timide tentative vers le triomphe du spirituel sur la matière. Ce salon, peinture, sculpture et laque, c'est l'Amiral qui l'a voulu. Vous savez l'intérêt qu'il attache à la mise en valeur de la culture franco-indochinoise. Il n'estime pas que la gravité des circonstances doive détourner l'opinion de ces questions. Au contraire, il importe de montrer que, grâce à l'action de la France et sous son égide, l'Indochine poursuit activement le développement de sa culture sous toutes les formes. Le Salon qui va ouvrir ses portes, procède de ce souci. Au cours des siècles, notre Nation a toujours été en tête de toutes les autres sur le plan des arts et de l'esprit ; cette place nous ne voulons pas la perdre par une négligence coupable et nous avons le désir d'entraîner avec nous sur cette voie de la grâce, de la mesure et du goût, les peuples dont nous avons assumé la charge de l'éducation.*

» *Dans cet ordre d'idée, nous avons atteint un point que le commun des mortels indochinois paraît encore ignorer. Il existe en Indochine et au Tonkin en particulier, une pléiade de jeunes artistes qui ne paraissent encore connus que par une minorité privilégiée. Ce sera le but de ce Salon que de faire connaître à un public élargi ces talents qui s'affirment d'œuvre en œuvre. Foin des chapelles et des syndicats d'admiration mutuelle. Sur le forum, en la matière les Salons de l'A. F. I. M. A., gracieusement prêtés à cette occasion, chacun appréciera et les progrès réalisés et les résultats atteints dans les trois arts représentés.*

» *Sans parler des architectes qui ne sont pas de ce Salon, mais dont les œuvres tracent les villes nouvelles telles que les a conçues l'agissante volonté de l'Amiral, au Tonkin celles des Kruze, si intelligentes interprétations de la tradition, celles des Cerutti sobres adaptations monumentales de la Renaissance italienne, celles de tant d'autres jeunes architectes indochinois, le public ne devrait plus ignorer des noms comme ceux des peintres tonkinois Tô-ngoc-Van, aux voluptueuses effigies féminines ; Nguyên-tuong-Lan, si divers et coloré ; Tran-van-Can, Nguyên-do-Cung, Lê-van-Dê, Nam-Son, peintres médaillés du Salon des Artistes français, qui sont allés sur place apprendre le grand enseignement de nos grands classiques, ou Luong-xuan-Nhi, Ty qui reviennent de visiter les riches musées du Japon et le théâtre raffiné de sa nature. Georges Khanh, sculpteur, et les laqueurs Nguyên-gia-Tri, Hâu, méritent une place à part. Nguyên-gia-Tri surtout, qui a résolu le problème insoluble d'adapter un dessin de large facture, souple et épanoui, à une matière sèche et dure ; il l'a malmenée et dominée jusqu'à en faire cette pâte translucide, ductile et profonde, où il égale s'il ne surpasse pas, les meilleurs.*

» *Faut-il nommer des artistes comme Inguimberty, Barrière, Jonchère qui ont dès maintenant acquis la grande notoriété et dont nous verrons des œuvres importantes au Salon ?*

» *Auprès d'elles, deux cents œuvres trouvent difficilement leur place dans les galeries de l'A. F. I. M. A. Cette manifestation d'art sera le grand événement de notre hiver tonkinois, en même temps que la Foire artisanale qui débutera au même moment.*

» *Je suis assuré que tous ceux qui s'intéressent au mouvement intellectuel et artistique, et plus particulièrement à celui du monde indochinois, se réjouiront de pouvoir le juger dans tout son développement. Le Salon ouvre ses portes du 10 au 20 décembre.* »

(Aux écoutes de Radio-Saigon.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE BOKOR — SON AVENIR

par Robert VANNELL

Pour certains touristes pressés et malchanceux, le Bokor est un plateau parsemé de rochers noirs émergeant d'une végétation rabougrie, battu par les grands vents ; une falaise abrupte, dominant une mer de brouillard ; le tout empreint d'une indicible tristesse. Pour d'autres, plus heureux, c'est un balcon sur la mer, dominant, presque à pic, un des plus beaux paysages qui soit sous les cieux, une atmosphère vivifiante, un soleil à la chaleur douce, de longues promenades par des sentiers pittoresques se perdant dans la forêt. Le Bokor est un peu tout cela, mais, surtout, et, sur ce point, tous ceux qui ont eu l'occasion d'y faire un séjour de quelque durée sont unanimes, c'est une station de repos, où la mer, la montagne et la forêt, conjuguent leurs bénéfiques effets, pour donner une santé nouvelle aux pauvres humains terrassés par le climat anémiant de la plaine.

Le Bokor constitue l'extrémité du massif de l'Eléphant, dernier éperon, vers le sud, de la chaîne des Cardamomes. Une boursouflure rocheuse, rappelant assez bien la bosse du zébu, lui a donné son nom (*Bo-Kor* = Bosse du bœuf), c'est une crête montagneuse de 1.000 mètres d'altitude dressant, devant le littoral, une falaise continue d'une vingtaine de kilomètres de longueur, le long de laquelle se déroule le merveilleux panorama du golfe de Thailande qui, de Réam à Hatien, étale, dans une mer bleue, le chapelet de ses îles innombrables. En arrière de cette crête, s'étend, légèrement plus bas, un plateau de quelques kilomètres carrés, entouré de sommets boisés, qui, brisant la force des vents et arrêtant les nuages, lui donnent un climat d'une remarquable égalité.

Le docteur Berret, dans une plaquette qu'il consacra jadis au Bokor (1), écrivait, peut-être avec un peu d'emphase, mais non sans raison : « Cette configuration du pays rappelle invinciblement l'Estérel et la chaîne côtière qui longe la Méditerranée jusqu'à la frontière : d'une part en bordure de la mer, les splendides corniches de la côte d'Azur et de la Riviera avec lesquelles les crêtes du massif de l'Eléphant peuvent se comparer sans désavantage... D'autre part, en retrait de ces côtes découvertes et accidentées, des plateaux, des replis de terrain, de coquets vallons abrités... ».

***

Parler du Bokor et de son avenir, est, tout d'abord, parler de son passé.

Les premières reconnaissances de la région remontent à 1917 ; elles révélèrent, entre la falaise et le versant terrien de la chaîne, une région d'altitude moyenne variant de 900 à 1.000 mètres, participant, à la fois, du climat maritime et du climat de montagne, et offrant, en raison de ce double avantage, une exceptionnelle salubrité.

Le Résident de Kampot de l'époque, songea tout aussitôt à utiliser ces conditions particulièrement favorables et sut y intéresser l'Administration locale, en la personne de M. Baudoin, alors Résident Supérieur. Une commission se réunit à Kampot, le 2 juin 1919, « en vue d'étudier les travaux à effectuer pour la création d'une station d'altitude sur le massif des Eléphants ». Les Travaux publics, le Cadastre, les Eaux et Forêts, les Services Agricoles, l'Assistance Médicale y étaient représentés. Les diverses missions qui avaient parcouru la région n'avaient pas apporté de renseignements précis et suffisants pour déterminer un choix bien net de l'emplacement, il fut décidé, en principe, que la station serait installé au lieu dit le Bokor, sur une plate-forme assez vaste, à proximité immédiate de la falaise, qui domine la côte d'Opale d'une altitude de 1.053 mètres.

La Commission, qui comprenait des personnalités enthousiastes qu'avaient conquis les premiers contacts avec le plateau, voyait grand. Elle détermina, dans le détail, les voies d'accès à construire, les bâtiments à édifier, étudia l'alimentation en eau potable, l'installation d'une usine électrique, la construction d'une ligne de tramways et même l'aménagement d'un téléphérique, qui devait unir le plateau au centre de Kampot...

En fin de séance cependant, on revint sur le choix de l'emplacement, car le Bokor n'avait pas rallié tous les suffrages. Il fallut passer au vote pour se mettre d'accord. Trois emplacements avaient retenu l'attention : le Bokor proprement dit, Popokvil, au centre du plateau, à 7 kilomètres de la falaise, et le Grand Eperon, dénommé aussi Kilomètre 22, au débouché du plateau vers la descente. Le Bokor ne l'emporta que de fort peu ; il n'est, pour cela, que de se rapporter au procès-verbal.

« Le tirage se fait par bulletins individuels où chaque localité est classée 1, 2 ou 3 suivant l'ordre de préférence. C'est donc le minimum de points qui doit l'emporter. Au pointage, le Bokor se classe premier avec 11 ; le Kilomètre 22, second avec 12 ; viennent enfin les Cascades (Popokvil), avec 19.

» Le choix du Bokor comme siège de la future station est sanctionné par la Commission. »

Cette décision, acquise de justesse, pesa sans aucun doute sur le développement ultérieur du Bokor. Chacun des emplacements retenus présentait, comme il se conçoit, ses avantages. Le Kilomètre 22 avait pour lui son moindre éloignement, il n'était qu'à 30 kilomètres de Kampot, moins pluvieux et moins nuageux que le Bokor, il jouissait d'un panorama d'une beauté au moins égale, car, si du Grand Eperon on n'aperçoit pas la pointe de Réam et la baie de Véal-Renh, vers l'Est on découvre, par contre, l'embouchure de la rivière de Kampot, la pointe de Kep, celle de Hatien, le cap de la Table, la multitude d'îles qui en sont les avancées vers la mer, et à l'intérieur des terres, les massifs montagneux qui se profilent à l'horizon, jusqu'en Cochinchine. D'une altitude inférieure de 100 mètres à celle du Bokor, le Grand Eperon avait un relief plus heur-

(1) *Popokvil et le Mont Bokor*, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1920.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

té et, aux yeux de certains membres de la Commission, qui prévoyaient déjà une agglomération de plus de 10.000 âmes, ne disposait pas d'espaces suffisants pour les constructions.

Popokvil avait un inconvénient majeur, il était trop éloigné de la mer et privé de ce fait de la vue du magnifique panorama sur l'île de Phu-Quôc et la côte d'Opale ; moins élevé, ne jouissant pas de ces vents, parfois un peu violents, qui fouettent la falaise, il n'obtint qu'un succès d'estime. Il semble cependant que son climat plus égal, sa plus grande luminosité, sa pluviosité moindre, son site agreste au milieu des forêts de pins, eussent dû mériter un sort meilleur.

Quoi qu'il en soit, le Bokor fut choisi ; il ne semble pas, à vingt-quatre ans de distance, que cet emplacement ait justifié les espoirs qui furent mis en lui. Très discuté, il eut toujours ses détracteurs et ses admirateurs, les uns et les autres aussi entiers dans leurs convictions. Tout dépend de ce que l'on vient chercher au Bokor. A ceux qui veulent recouvrer une santé déficiente, réparer les atteintes d'une grave affection, il peut être conseillé. Nulle station d'altitude en Indochine ne pourrait, sans conteste, leur offrir climat plus sain et plus vivifiant. Il nous serait aisé de citer nombre de nos compatriotes, pour lesquels, un séjour de six semaines au Bokor, constitua une véritable cure de jouvence. A ceux qui, épris de calme et de solitude, désirent avant tout du repos, nous le conseillerons de même. Grâce à son altitude moyenne, sa température égale, l'air qui y règne, vif sans être cependant trop rude, bénéficiant à la fois des effluves marines, des senteurs de la forêt et de la salubrité des altitudes, est calmant et reconstituant. Ceux-là y trouveront toutes les conditions d'une parfaite quiétude et d'une ambiance apaisante. Nous ne recommanderons pas, par contre, le Bokor, à ceux qui recherchent les distractions, ou qui, tels marins en bordée, voudraient rompre brutalement avec une existence trop monotone à leur gré. Le Bokor procède, en effet, plus d'une station de repos que d'une attrayante villégiature. Il ne semble pas qu'il ait pris parti entre les deux, et sans pouvoir devenir l'une, il n'a cependant jamais été l'autre.

Le touriste qu'attire le pittoresque de la côte d'Emeraude et qui désire, entre la visite de Kep et de Réam, faire un crochet rapide par le Bokor, s'élance, quelques kilomètres après Kampot, à l'assaut de la montagne. Il suit, au milieu de la forêt dense, un magnifique ruban de route s'insinuant entre la paroi abrupte de la montagne et le précipice, il découvre à chaque virage des mamelons boisés, d'énormes fûts surgissant de gouffres de verdure, et, de temps à autre, de magnifiques échappées sur la montagne et sur la mer. La montée seule vaut le voyage. La route, de pente régulière, sans difficulté aucune, lui permet de gravir allégrement, en une demi-heure, les 1.000 mètres dont le plateau surplombe la mer. S'il a quelque chance, il lui arrivera de rencontrer, peu après le lever du soleil ou aux approches de la nuit, quelque cervidé attardé ou quelque éléphant égaré sur le passage des hommes, et souvent, des laissées fumantes attestent que les hôtes majestueux de la forêt ont traversé la route depuis bien peu de temps.

La route débouche sur le plateau au Kilomètre 22, au sommet même de la falaise. Le chalet de la Résidence de Kampot, construit dans un site sauvage, s'y campe isolé au milieu de la forêt. S'engageant ensuite sur le plateau, contournant les mamelons, longeant parfois la falaise, elle atteint le Bokor au bout de 10 kilomètres.

L'arrivée au Bokor n'est pas des plus avenantes, la végétation a presque entièrement disparu à la suite d'un déboisement inconsidéré, les rochers, revêtus d'une mousse noirâtre, jouent à cache-cache, avec quelques pins rabougris, tordus par les vents ; des bâtiments disposés, de ci, de là, sans ordre apparent, émaillent le paysage. Sur la falaise, au bord même du précipice, se dresse l'hôtel, que d'aucuns dénommèrent jadis, le « Palace » du Bokor. Il y aurait des choses savoureuses à conter sur les avatars de cet établissement dont l'architecture défie l'imagination et qui, casino à l'origine, fut mué en hôtel, avant même son achèvement. Il offre cependant au touriste, bonne table et bon gîte et, par les fraîches soirées de janvier, une bonne flambée dans une cheminée de style « castel moyenâgeux ».

Lorsqu'on s'approche de la balustrade qui borde l'abîme on oublie bien vite l'ingratitude des lieux. Le moutonnement de la forêt tend son réseau d'arbres, serrés les uns contre les autres, jusqu'à la mer, qui déroule sa ligne bleue frangée d'écume, à quelques kilomètres à peine. Devant soi, la masse mouvementée de l'île de Phu-Quôc, dresse ses sommets et découpe les eaux en un gigantesque puzzle aux multiples indentations ; vers l'est, l'île à l'Eau, avec la ligne mince de ses plages blanches au sable d'or ; plus loin, l'île du Milieu et la presqu'île de Réam, qui se profile dans le lointain, et, plus loin encore, on peut apercevoir, par temps clair, la baie de Kompongson, dont la cassure gigantesque s'insinue fort avant à l'intérieur des terres. A l'est, c'est la baie de Kampot, les mamelons de Kep et la multitude d'îles qui parsèment le golfe, aussi loin que la vue peut s'étendre, jusqu'à Rach-gia.

Il y a quelque peine à s'arracher au spectacle, d'autant plus que l'ardeur du soleil, tempérée par l'air vif, se mue, dans l'air frais de la montagne, en une agréable caresse.

Certains touristes, qui n'ont pas visité le Bokor en saison sèche, ne connaissent pas son ciel magnifiquement bleu, le vent froid du nord-est, galopant sur le plateau et cette merveilleuse pureté de l'air qui remet d'aplomb, en un tourne-main, les organismes fatigués ; ils se souviennent d'un brouillard tenace, affleurant le sommet de la falaise et descendant même parfois dans les vallons, qui, le jour de leur visite, les a accueillis à leur arrivée. N'ayant pas eu la « vue sur la mer », ils ne retiennent du Bokor que son aspect terne et sans attrait, que la nudité de ses pentes, le peu d'aménité du site et, par-dessus tout, cette tristesse, qui n'est cependant pas sans charme, semblant se dégager de toute chose. S'ils n'ont pas goûté, au surplus, le sommeil réparateur, que seuls, les fidèles du Bokor connaissent, ils redescendent désenchantés et condamnent définitivement ce lieu « sinistre », dont ils ne gardent que de décevantes images. Ils tempêtent alors, contre ceux qui n'ont pas su choisir le lieu, n'ont tenté aucun aménagement et n'ont rien fait pour lui donner quelque gaîté. Ils ne songent pas un seul instant, que le sol est ingrat — un peu de silice au milieu des blocs de grès — ; que le vent est, à certaines époques, d'une extrême violence ; que près de 6 mètres d'eau s'abattent chaque année, de mai à novembre, sur ce plateau aride, ravinant et dénudant les pentes ; que rien ne résiste aux éléments, la pierre, poreuse, transpire, le fer rouille, le bois pourrit, la végétation refuse de croître. Ils ne se sont pas aperçus, au cours de leur brève visite,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que la montagne est inhabitée, sans ressource aucune et que tout ce qui s'utilise, pour le séjour des hommes, pour leur abri ou leur alimentation, doit être monté de la plaine.

Mais, direz-vous, pourquoi s'obstiner ? Ne vaudrait-il pas mieux abandonner ou sinon conserver au mieux ce qui existe et, comme le suggérait plaisamment un ingénieur connaissant bien le Bokor pour y avoir longtemps travaillé, payer aux estivants, qui désirent y séjourner, un congé dans une autre station d'altitude, aux frais du Budget. Boutade certes, mais il n'est pas douteux que l'Administration y gagnerait.

Cette conception aurait sans nul doute quelque valeur, si les énormes difficultés rencontrées dans l'aménagement de la station, n'avaient leur contrepartie.

Il n'est que de voir les joues rebondies et le teint rose des nombreux enfants qui séjournent au Bokor, la renaissance progressive à la vie de ceux qui montent réparer les atteintes du dur climat tropical sur leur organisme débilité par un trop long séjour colonial, pour ne point y souscrire. Il faut maintenir la station et l'améliorer.

Dans l'esprit de ceux qui furent les promoteurs du Bokor, cette station devait être un sanatorium.

Le docteur Berret écrivait déjà en 1919 : « Nous pensons qu'il y aurait intérêt pour la station à ce que l'on édifiât à Popokvil un vrai sanatorium de montagne, un établissement spécial pour malades, sorte d'hôpital doté d'un personnel médical... Il est dès à présent facile d'indiquer le choix de malades qui auraient un bénéfice réel à tirer du climat et pourraient fréquenter l'établissement, etc... ».

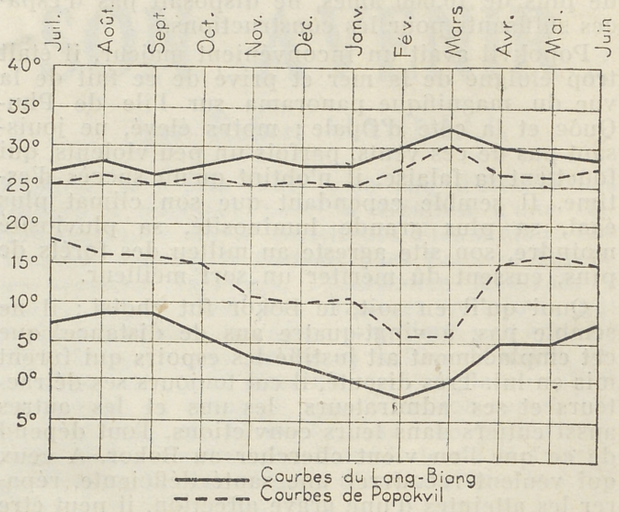
Je n'ai pas connaissance qu'un médecin ait démenti ces paroles, et il n'est pas d'exemple qu'un malade n'ait ressenti, au bout de quelques semaines, voire de quelques jours de villégiature, les bienfaits du Bokor. Si l'on songe, par ailleurs, que le séjour ne nécessite aucun acclimatement, on peut mesurer tout l'intérêt que représentent le maintien et l'amélioration de la station.

Se lancer dans de grandes extensions apparaîtrait quelque peu utopique, le souci prédominant est simplement d'améliorer ce qui existe et de chercher, s'il ne se trouverait pas, en d'autres lieux, bénéficiant d'avantages similaires, un site plus favorable à l'établissement d'une station de repos.

A 7 kilomètres du Bokor, au lieu dit Popokvil (l'endroit où les nuages tournent), semble se rencontrer le lieu, sinon idéal, du moins favorable, où pourraient être réalisés les aménagements qui n'ont pu voir le jour au Bokor. Des études faites en 1917-1918, par ce même docteur Berret, à l'ouvrage duquel nous nous reportons à nouveau, il résulte que la température moyenne, particulièrement douce et égale, y oscille entre 14°6 en janvier (mois le plus frais) et 22°7 en mai (mois le plus chaud), avec des extrêmes absolus de : 7°1 en février et de 30°8 en mars et des écarts journaliers ne dépassant qu'exceptionnellement 10°.

A titre de comparaison, il nous paraît intéressant de donner ci-dessous un graphique comparatif des écarts extrêmes de température entre le massif du Lang-Biang et Popokvil.

La pluviométrie est certes considérable, mais moindre qu'au bord de la falaise, elle avoisine cependant 4 mètres, mais ne se répartit que sur 6 mois de l'année. Presque nulles en décembre, totalement absentes en janvier, les pluies ne commencent guère sérieusement qu'en juin, pour



atteindre leur culminance en octobre. Le principal avantage de Popokvil, par rapport aux autres sites envisagés, réside dans sa luminosité ; les nuages tournent autour des crêtes entourant le plateau et, au-dessus, le ciel est presque toujours clair.

Mais, ici encore, on semble se heurter à bien des difficultés. Le sol est pauvre, désespérément pauvre. Bien que la région soit presque entièrement boisée, il est à peu près certain que tout défrichement, exposant le sol à l'action successive du soleil et de la pluie, ne tarderait pas à le vouer à une rapide stérilité. L'eau manque et des travaux d'adduction coûteux seraient nécessaires pour pourvoir à l'alimentation d'une station.

Maintenir et améliorer le Bokor, étudier un établissement à Popokvil ou en d'autres points de la chaîne, rude besogne que les circonstances actuelles ne sont point faites pour faciliter. Difficultés d'approvisionnement, pénurie de transports, défaut de main-d'œuvre ajoutés à l'action néfaste des éléments, tout se conjugue pour rendre la tâche plus ardue. Il ne saurait être question de faire du Bokor un lieu édénique, où l'estivant trouvera la satisfaction de tous ses désirs, mais seulement de lui offrir, en sus d'un logis confortable et d'une bonne table — qui existent déjà — un site plus plaisant. Substituer l'ordre à la confusion, égayer toutes choses de couleurs vives, remplacer la nudité du sol par quelque végétation, la tôle ondulée, souvenir d'un autre âge, par la tuile, introduire un peu de goût et de recherche dans le style des constructions, faire surgir des pelouses, des murs de pierre sèche en place des éboulis. Telle est la tâche à laquelle, sans prétention aucune, il convient de s'attacher.

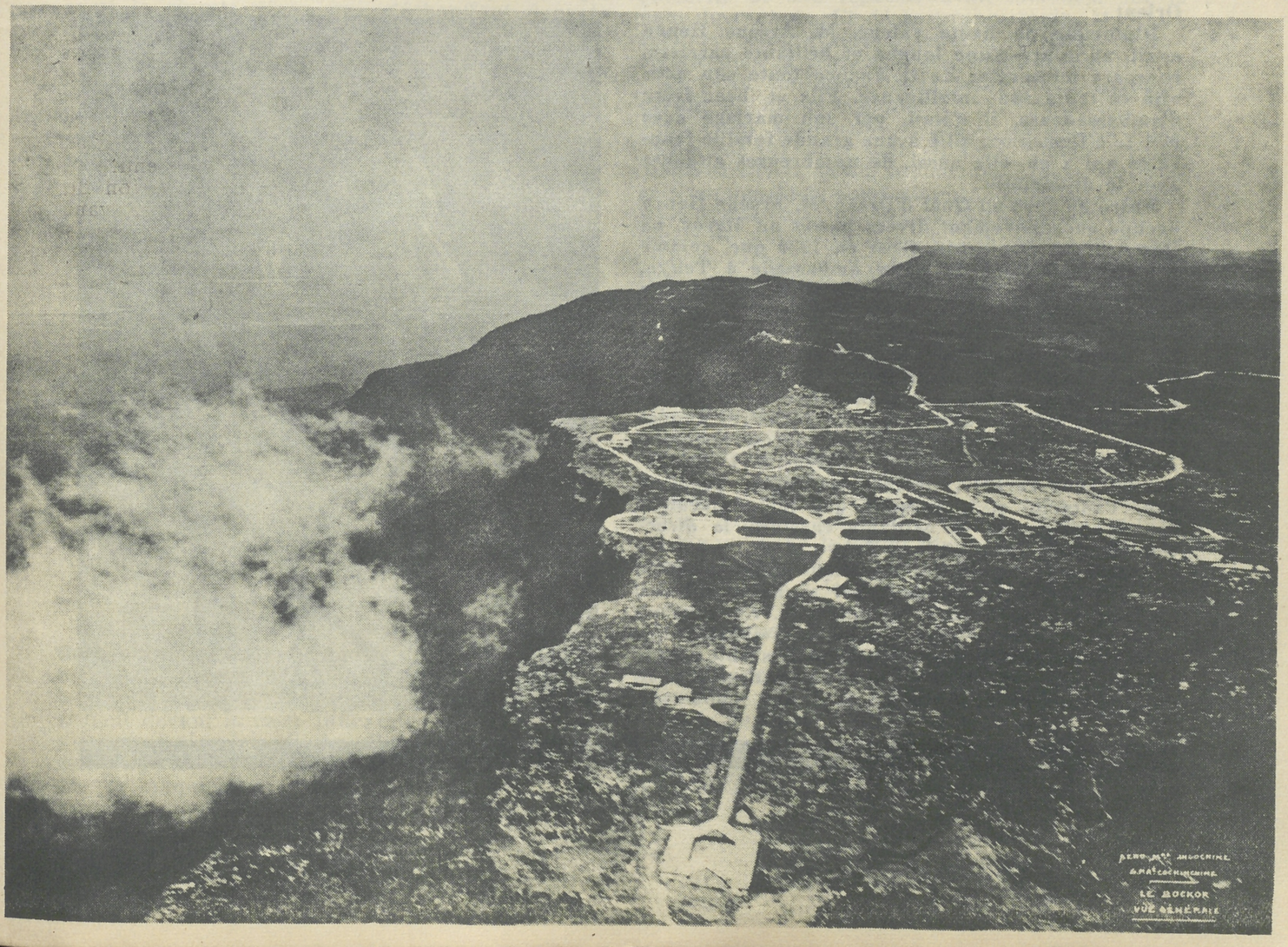
Tel qu'il est, aussi ingrate que soit son apparence, le Bokor a la clientèle fidèle de ceux qui ont trouvé, sur ses sommets, l'apaisement de leurs maux et le retour à la santé. Nombre d'entre eux, qui séjournèrent jadis dans des stations plus favorisées, lui sont revenus. Enfants débiles, paludéens, hépatiques, organismes surmenés, y ont retrouvé, sans passer par les inconvénients d'un acclimatement, parfois difficile, la joie de vivre.

Et nous répéterons, sans nous lasser, avec un de ses admirateurs, « le climat est parfois si doux, le ciel si beau, que la France paraît moins lointaine ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE MONT BOKOR. — Coucher de soleil sur la presqu'île de Réam (vu du Palace).

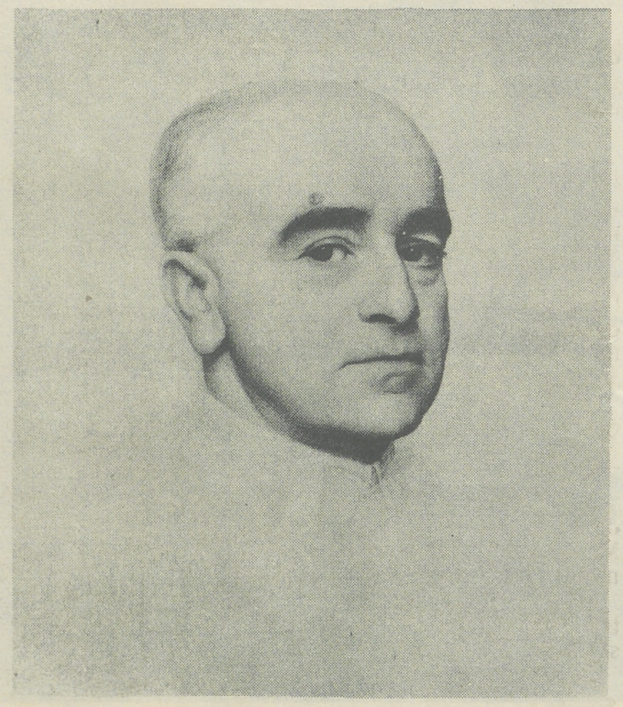
Photo aérienne du Bokor. — On distingue, la falaise abrupte que surplombe la station.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

M. Charles ARSÈNE - HENRY

Ambassadeur de France au Japon, vient de mourir



La mort de M. Arsène Henry, qui vient de priver brusquement la diplomatie française d'un de ses meilleurs agents, sera très vivement ressentie par les nombreux amis français et étrangers que notre Ambassadeur à Tokyo possédait en Extrême-Orient.

Diplomate de haute valeur, M. Arsène Henry avait, au cours d'une longue et brillante carrière, consacré au service de la France toute son activité et toute son intelligence. Fils et beau-frère d'ambassadeurs, il s'était, par son mariage avec Mlle Y. d'Ormesson, allié à une grande famille française qui a eu, elle aussi, de nombreuses attaches avec la diplomatie.

Entré en 1903 au Quai d'Orsay, M. Arsène Henry occupa successivement divers postes au Maroc, au Pérou et en Roumanie. C'est en 1920 que, comme premier secrétaire de notre ambassade à Tokyo, il prit, au cours d'un séjour de trois années, son premier contact avec le Japon et l'Extrême-Orient. Affecté ensuite à Belgrade, puis à Rome, où il fut pendant quatre ans conseiller de notre ambassade auprès du Saint-Siège, M. Arsène Henry fut, en 1928, promu ministre plénipotentiaire. Il allait, dès lors, durant les quinze dernières années de sa vie, représenter la France successivement à Bangkok (1928-1930), Ottawa (1930-1934), Copenhague, pour revenir, en 1936, au Japon, prendre, avec l'autorité et le prestige que lui conféraient son expérience et sa brillante carrière, la direction de notre ambassade à Tokyo.

Rompu aux meilleures traditions diplomatiques, M. Arsène Henry s'imposait par sa haute culture, sa finesse d'esprit et sa perspicacité. Au surplus, sa connaissance du Japon et de la civilisation japonaise, les nombreuses amitiés qu'il s'était acquises dans ce pays lors de son premier séjour, le désignaient particulièrement pour une ambassade à laquelle les circonstances allaient rapidement donner un relief particulier. En fait, au cours de ces années essentielles pour l'avenir de la France en Extrême-Orient, M. Arsène Henry n'a cessé de travailler au resserrement de l'amitié franco-japonaise et au développement d'une politique dont il était le partisan le plus sincère. Il a pu, avant de disparaître, éprouver la satisfaction de constater le succès de ses efforts. Il n'est pas douteux, en effet, que l'action personnelle de notre Ambassadeur ait largement contribué à régler maintes situations délicates et à renforcer, notamment en ce qui concerne les relations de l'Indochine avec le Japon, une atmosphère de confiance et de bonne entente dont nous apprécions à l'heure actuelle les heureux effets.

Ce diplomate de classe était aussi un lettré et un artiste. L'essai philosophique, que sous le titre de « Cohérence et harmonie des choses », il a publié il y a quelques années, révèle, tout autant que son récent ouvrage sur « Les tapisseries et soieries japonaises », l'élévation de sa pensée et ses goûts d'humaniste. Tous ceux qui ont fréquenté l'ambassade d'Azabu et qui ont gardé le souvenir des réceptions où, avec Mme Arsène Henry, elle-même remarquable pianiste, l'Ambassadeur recevait régulièrement les nombreux amis de la pensée et de l'art français, ont été conquis par l'affabilité souriante de cet homme d'esprit dont la vie restera un bel exemple de noblesse et de dignité.

M. KRAUTHEIMER



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

In Memoriam: Souvenirs sur M. Jean Krautheimer (1874-1943)

*En présence du Gouverneur de la Cochinchine et des principales autorités civiles et militaires, un service religieux a été célébré récemment, au temple protestant de Saigon, à la mémoire du gouverneur Jean Krautheimer. Dans les lignes qui suivent que nous extrayons du journal l'*Opinion, *M. Nguyên-phan-Long esquisse le portrait moral de cet administrateur d'élite qui gouverna la Cochinchine en des temps difficiles.*

UNE information laconique a annoncé, il y a une semaine environ, le décès de M. Jean Krautheimer, survenu à Nice, le 7 janvier dernier.

La mort de l'ancien Gouverneur de la Cochinchine a passé inaperçue dans le tumulte de l'immense carnage parmi les deuils innombrables qui affligent l'humanité et que multiplie encore chaque jour du titanesque combat... Elle n'en a pas moins été vivement ressentie par tous ceux qui, en ce pays, approchèrent M. Krautheimer ou le virent à l'œuvre.

Je ne retracerai pas ici les étapes d'une carrière, toute de droiture et d'intégrité, qui mena M. Krautheimer au poste important et difficile de Gouverneur de la Cochinchine. Le grade suprême de Gouverneur Général en eut été le légitime couronnement. M. Krautheimer, n'en obtint l'honorariat que tardivement, après la retraite, et plutôt comme une réparation que comme une récompense. Je vais évoquer seulement, en quelques traits, la figure de l'homme qui transparaissait à travers le fonctionnaire.

M. Krautheimer fut un brave homme, un homme de bien. On se serait attendu à trouver de la sécheresse de cœur chez cet homme qui avait la riposte vive ; qui, s'échauffant dans la discussion, lançait volontiers des coups de boutoir dont ses interlocuteurs demeuraient pantois ; qui avouait aimer à manier les chiffres (il savait sur le bout des doigts le projet de budget local de la Cochinchine qu'il présentait chaque année au Conseil Colonial). Au contraire, il recélait en lui des trésors de sensibilité qu'il dissimulait comme s'il en avait eu la pudeur, sous une brusquerie voulue en public ou sous une bonhomie narquoise dans l'intimité.

Au plus fort de la crise économique qui sévissait sur le pays et y répandait la désolation et la ruine, les échos du petit Parlement local retentirent, étonnés, du noble cri de pitié que le Gouverneur, se départant pour une fois de l'impersonnalité et de l'impassibilité du style de rapport de conseil d'administration dont Stendhal, l'auteur de la *Chartreuse de Parme,* recherchait le modèle dans la prose froide et dépouillée du *Journal Officiel,* jeta au milieu de son discours d'ouverture de la session annuelle de l'assemblée.

Quelques mois après, une retraite prématurée (1) privait la Cochinchine d'un chef aimé et respecté.

« Ah ! La belle sortie ! » se serait écrié un homme de théâtre en quête d'effets.

Ce fut assurément une belle sortie, non point théâtrale, mais singulièrement digne et émouvante que le départ de ce haut fonctionnaire qui terminait ainsi sa carrière en beauté et qui, s'inclinant devant la règle inflexible de la discipline, s'en allait simplement, en silence, fort du sentiment du devoir accompli. Les regrets unanimes de la population l'accompagnèrent. Un vin d'honneur, improvisé en vingt-quatre heures par une affluence de souscriptions spontanées, remplit le vaste hall de la Chambre de Commerce de Saigon d'une nombreuse foule qui entoura le partant d'une chaude et déférente sympathie, dans la libre expansion d'une manifestation populaire.

L'homme de cœur et de courage venait de se révéler au public, mais à l'auteur de ces lignes il avait été donné depuis longtemps déjà d'apprécier sa bonté. Il me souvient qu'une fois j'eus à intercéder auprès de M. Krautheimer en faveur d'un fonctionnaire dont, se rangeant à l'avis du Conseil d'enquête, le Gouverneur avait demandé le licenciement pour une faute qui n'entachait pas du reste son honneur professionnel. Je fus arrêté dès la première phrase.

« Ah ! non, non, ne m'en parlez pas, se récria M. Krautheimer d'une voix bourrue ; son cas n'est pas défendable ! »

Le refus était net, brutal. Je décidai de biaiser, de tourner l'obstacle. Je changeai de sujet de conversation ; mais lorsque je m'aperçus que M. Krautheimer s'était détendu, rendu à lui-même, je revins à la charge.

« Encore ! » fit-il d'un ton qui voulait paraître excédé, mais où l'on sentait déjà que l'intransigeance première faiblissait.

Je me mis alors à plaider la cause de mon « client » occasionnel. La bonté native du juge fit toute l'éloquence de l'avocat bénévole qui s'efforçait de dépeindre le drame du modeste foyer menacé par la misère : plusieurs enfants en bas âge, la femme malade d'inquiétude et de chagrin, le coupable tenaillé par l'angoisse et que la sincérité de son repentir avait mis déjà sur la voie du rachat... Et de sa propre main, M. Krautheimer rédigea séance tenante la lettre d'absolution sous la réserve d'une sanction anodine.

Ce trait de bonté, pris entre cent, peint le défunt de façon typique.

Le cœur si sensible de cet Alsacien de Paris qu'on eût dit sorti tout vif d'un roman d'Erckmann-Chatrian, d'un album de Hansi, dut saigner au spectacle des malheurs de la patrie cruellement meurtrie. Ce lui dut être un surcroît de peine de s'éteindre loin de son spacieux et coquet appartement de Paris, au square La Fontaine, où, disait-il d'un ton plaisant, il avait succédé à la belle amie — il employait un mot plus familier dans son langage plein de verdeur — d'un fastueux banquier, et de sa propriété en Touraine, où S. M. Bao-Dai fut reçue, en toute simplicité d'ailleurs.

Si l'homme de bien que fut M. Krautheimer, a pu pécher, comme tout être de chair, il lui aura été, selon le mot de l'Evangile, beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé.

Je m'excuse de me complaire dans le délectation morose des souvenirs. Ce mélancolique pèlerinage dans le passé était, pour moi, le seul moyen de rendre un pieux mais hélas ! bien faible hommage à la mémoire du grand administrateur à qui sa « politique du cœur », faite d'un mélange presque paradoxal et pourtant parfaitement réussi de réalisme et de sentimentalité, valut l'affection de la population française et annamite de ce pays, qui ne se donne qu'à bon escient, après de longues et probantes épreuves.

---

(1) Conséquence normale des décrets-lois abaissant la limite d'âge de la mise à la retraite. (N. D. L. R.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 22 AU 29 NOVEMBRE 1943

Pacifique.

L'activité des aviations alliées et japonaises s'est poursuivie contre les bases adverses, notamment contre celles de Nouvelle-Guinée et de l'île Bougainville.

Du côté allié, ont été bombardées les bases suivantes :

— L'île Mono, les 23 et 26 novembre ;

— La tête de pont de Torokina, sur l'île Bougainville, les 21, 23, 24, 26 novembre ;

— Finschaffen, en Nouvelle-Guinée, les 19, 20, 23 et 24 novembre ;

— L'aérodrome de Temlin, au nord-ouest de Finschaffen, le 20 novembre ;

— Enfin, Jivevaneng, en Nouvelle-Guinée, le 23 novembre.

Dans le camp japonais, les bombardiers alliés ont effectué les raids suivants :

— Buin, dans l'île Bougainville, les 21, 22 et 26 novembre ;

— Les îles Gilbert du 19 au 29 novembre, couvrant les opérations de débarquement effectuées dans ce secteur.

Selon les communiqués alliés, les îles Tarawa et Makin seraient entièrement aux mains des Alliés.

Russie.

Les troupes des généraux Vatutin et Rokossovsky ont poursuivi l'offensive dans leur secteur respectif de Kiev et de Gomel, au cours de ces huit derniers jours.

C'est dans le secteur de Gomel que les combats ont atteint leur maximum d'efficacité, avec la prise, le 26 novembre, de ce bastion allemand couvrant Minsk, capitale de la Russie Blanche.

L'offensive fut déclenchée le 23 novembre, sur la rive orientale de la rivière Sosh, entre Gomel et la région de Mogilev. Le 25 novembre, les forces de cavalerie de Rokossovsky s'emparaient de Propoisk, situé à 120 kilomètres au nord de Gomel et poussaient directement en direction de la ligne Jlobin-Gomel, dernière voie de ravitaillement allemand de cette ville.

Italie.

Le 26, sous la pression des troupes soviétiques venant du nord, de l'est et du sud, et afin d'éviter un encerclement fatal, les troupes allemandes du général von Kluge se voyaient contraintes d'évacuer leur dernière place forte située à l'est du Dniepr.

Au sud de cette région, deux colonnes de l'aile gauche de cette même armée, venant de Rechitsa, à 40 kilomètres à l'ouest de Gomel, et de Brazin, à 60 kilomètres plus au sud, convergent vers le centre ferroviaire de Mozyr, en même temps que l'aile droite de Vatutin, opérant sur la rive méridionale du Pripet.

Par contre, dans le sud-ouest du saillant de Kiev, les « panzers » allemands poursuivent leur violente contre-offensive le long de la route Kiev-Jitomir.

Dans la boucle du Dniepr, malgré une activité croissante des forces russes établies dans ce secteur, aucun progrès notable n'a été enregistré de leur part.

Après une accalmie de trois semaines et grâce à l'amélioration des conditions atmosphériques jusqu'ici défavorables, la VIIIe Armée britannique du général Montgomery a déclenché une nouvelle offensive dans le secteur de la rivière Sangro et s'est emparée des derniers centres de résistance allemands qui la séparaient de la vallée de ce fleuve.

Les villes de Castel di Sangro et d'Alfedona, ont été occupées le 24 novembre.

Le 25 novembre, à la suite d'un violent pilonnage des positions d'artillerie allemandes par l'aviation alliée, les troupes britanniques ont réussi à établir une tête de pont sur la rive gauche du fleuve, dans la partie avoisinant la côte Adriatique.

Sur l'aile gauche du front occupé par la Ve Armée américaine, la situation est restée inchangée.

Des duels d'artillerie et des engagements de patrouilles ont eu lieu tout le long de la ligne de front qui suit le cours du fleuve Guarigliano et rejoint le Sangro à Castel di Sangro.

EN FRANCE

Vichy, 21 novembre. — Il y a 25 ans, le 19 novembre 1918, le *Journal Officiel* publiait une loi aux termes de laquelle le général Philippe Pétain était élevé à la dignité de Maréchal de France.

L'actuel Chef de l'Etat était le trente-sixième soldat auquel un pareil honneur était conféré et le troisième général de la guerre 1914 à recevoir l'hommage suprême que la nation réserve aux grands guerriers qui l'ont défendue.

~

Toulouse, 21 novembre. — La délégation régionale de la Jeunesse du Haut-Languedoc a créé, pour les enfants adolescents de Toulouse, un cinéma où des films soigneusement choisis leur seront présentés.

C'est au centre régional de jeunesse, en plein cœur de la ville, que se trouve cette salle dotée d'un équipement moderne et pouvant réunir à chaque séance 600 spectateurs.

Toulouse est ainsi la première ville où s'est ouvert une salle de spectacle pour les jeunes.

~

Bordeaux, 22 novembre. — « La maison de repos du colonial », propriété française des coloniaux, vient d'être créée à Arcachon. Elle fonctionnera le 1er janvier et sera ouverte à tous les coloniaux habitant le Sud-Ouest.

~

Vichy, 22 novembre. — M. Lagardelle, ministre secrétaire d'Etat au Travail, a demandé au Chef du Gouvernement de transmettre sa démission au Chef de l'Etat.

Il a fait valoir qu'après avoir mis en place, malgré les difficultés du moment, les principaux organismes de la Charte, il estimait qu'un autre était plus qualifié que lui pour assurer l'application des principes qui avaient été posés.

Le président Laval, en s'inclinant à regret devant la décision de M. Lagardelle, lui a adressé ses très vifs remerciements pour l'aide qu'il lui a apportée dans les conseils du Gouvernement et a tenu à le féliciter de l'œuvre sociale durable qu'il a marquée de son empreinte.

Le Chef du Gouvernement, en plein accord avec le Maréchal, Chef de l'Etat, a décidé de confier à M. Bichelonne, ministre secrétaire d'Etat à la Production Industrielle, l'intérim des fonctions de secrétaire d'Etat au Travail.

~

Vichy, 23 novembre. — Le *Journal Officiel* du 23 novembre a publié un arrêté du Chef du Gouvernement portant création d'une Commission d'études de l'information législative. Cette commission est chargée notamment d'enquêter auprès des services publics, des organismes professionnels et interprofes-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sionnels et des entreprises privées, d'étudier et de proposer toutes mesures utiles dans le but d'améliorer la documentation législative. La compétence de la Commission s'étend à tous les actes législatifs réglementaires et administratifs d'intérêt général, quelle que soit leur forme.

~

Toulon, 25 novembre. — Le mercredi 24 novembre, deux minutes après le signal d'alerte, des formations d'avions anglo-américains venant de la mer sont apparues au-dessus de Toulon et ont lâché des bombes pendant trente minutes.

352 morts, 535 blessés, tel est le tragique bilan de ce bombardement. La ville est horriblement dévastée.

~

Paris, 26 novembre. — L'Ecole Nationale de la France d'outre-mer, qui continue à former les futurs administrateurs de l'Empire français, vient de rouvrir ses portes pour l'année 1943-1944. Malgré la guerre, c'est un nombre croissant de candidats qui affrontent les épreuves de son concours qui s'avère un des meilleurs parmi tous ceux des grandes écoles de l'Etat.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

LA QUERELLE DU CINÉMA

Ceux qui ne l'aiment pas.

Il existe une querelle du cinéma, qui divise les bons esprits : les uns ne veulent voir dans ce jeu des images qu'une distraction vulgaire, généralement avilissante, à l'usage des multitudes. D'autre part, on proteste contre le blasphémateur : le cinéma est un art.

Essayons de résumer ici les deux thèses en présence.

⁂

Pour les contempteurs du cinéma, les fidèles des salles obscures communient selon des rites mal définis dans un mysticisme dont on sourit jusqu'au moment où il vous envahit. Mais l'ordre de cette cérémonie est singulièrement plus proche des diverses phases d'une opération chirurgicale que de la pompe d'une célébration mystique. Il n'est pas si paradoxal d'assimiler le spectateur conduit à son fauteuil au patient qu'on étend sur une table de clinique.

L'obscurité ne s'abat-elle pas sur notre visage ainsi qu'un masque de chloroforme et l'analgésie est suffisante pour que toutes nos facultés d'éprouver se concentrent dans l'ordre visuel. Phénomène dû autant à un seul point lumineux dans la salle qu'à un magnétisme encore inexpliqué de la machine, mais effectif uniquement dans les ténèbres. Toutes les tentatives de projection dans une salle éclairée échouèrent moins par insuffisance technique que par l'impossibilité du spectateur à atteindre, en pleine clarté, l'état second indispensable.

Car l'intrigue n'est rien, la succession des faits n'importe qu'en tant que matérialisation d'aspirations profondes, de sentiments confus, de tout un ensemble indistinct et inavoué dans l'état normal. Véritable scalpel, le rayon blanc les découvre chez chacun sous des replis multiples d'incompréhensions, de pudeurs, de fausses hontes et les libère dans le mirage d'aventures et de cités imaginaires qui passent sur nos têtes en poussières lumineuses avant de naître sur l'écran.

⁂

L'humanité vient, dans la salle obscure, rêver tout éveillée, demander à des songes sur commande d'assouvir ses aspirations confuses, ses instincts les plus louches. Comme c'est avec le corps qu'on rêve, *selon l'heureuse formule de M. Abel Bonnard, nous ne lui réclamons que de banales histoires d'amour, des rixes, de grossières réussites. On nous rassasie de baisers, de coups de poing, de fortunes promptement acquises.*

En vieillissant, le cinématographe évolua des belles images de l'enfance aux insomnies des adolescences contrariées. Aux folles chevauchées de William Hart, l'homme aux yeux clairs, aux lents passages de Dorothy Dalton traversant d'un pas égal les films d'aventures et les vergers californiens, aux saines amours de Priscilla Dean succédèrent la nostalgie scandinave, puis le macabre germanique, maintenant naît un érotisme anglo-saxon, hypocrite et frôleur.

La séance cinématographique se déroule bien ainsi qu'une opération dirigée contre l'esprit au bénéfice de la matière.

Ne nous y trompons pas. Nous ne considérons pas sur l'écran les jeux d'une humanité véritable, mais ceux d'une humanité recréée par une machine. Nous croyons voir avec nos yeux alors qu'en vérité nous voyons avec l'objectif de l'appareil.

Nous voyons en machine, nons choisissons et nous associons selon la machine, nous commençons donc à penser comme la machine.

⁂

Le film parlant est une forme bâtarde entre le théâtre et le cinématographe. Un comédien de théâtre s'impose surtout par une émanation personnelle et la valeur de sa voix.

Cette émanation personnelle, ce phénomène de présence que l'orateur provoque aussi bien que l'acteur restera toujours imperceptible à la machine. Elle ne pourra jamais nous le rendre, car il est élaboré par des cellules vivantes et sensibles uniquement à des êtres vivants.

L'amplification de son enlève à la voix toutes ses particularités et son naturel. La séduction mourra au début de l'enregistrement. Nous ne percevrons plus que des reprises de souffle, des défauts de prononciation, un cabotinage obligatoire. L'anonymat de la machine ne permettra que des ombres de paroles que des ombres humaines échangeront.

De la conjonction d'un appareil sonore et d'un moulin à images ne naîtra que l'amère constatation que deux machines se coalisent pour créer des apparences. Et c'est pourquoi la salle obscure, pour beaucoup, n'a plus d'attraits et qu'ils la quittent avec plaisir pour voir, dans la rue, sourire des femmes vivantes et vivre des hommes de chair.

S. P.

(L'OPINION, 13 novembre 1943.)

Les raisons de ceux qui l'aiment.

Le bon cinéma existe. L'énumération complète de tous les films qui nous ont apporté soit un frisson nouveau, soit un plaisir de qualité, soit le dépaysement poétique que nous demandons à la musique ou aux livres serait fort longue. En tout cas, l'« honnête homme » de ce temps se doit presque de connaître les Charlot, Solitude, la Foule, Allélujah, *la* Rue sans joie, Caligari, *sans même oublier les René Clair ou les* Poil de Carotte *de chez nous.*

Le moyen d'expression est inventé ; il a prouvé son existence, laissé entrevoir ses possibilités. Mais il est encore bien loin d'avoir réalisé tout ce que nous attendons de lui.

Le roman, et même plus généralement tout récit parlé ou écrit, marche lentement. L'auteur veut-il nous raconter une scène étonnante ? Il lui faut d'abord présenter ses personnages au repos, nous informer de leurs habitudes, décrire le cadre de l'action et tous les détails typiques du décor. Peu à peu, il monte d'un ton, pour nous conduire du quotidien vers

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'exceptionnel. Enfin, il nous raconte sa scène en détail, dans les moindres événements. Il ne peut s'attacher qu'à une idée à la fois, et il doit avancer avec précaution afin de rester clair.

L'objectif agit tout autrement. Les personnages du drame, il nous les montre. Aussi, pas de temps à perdre, inutile de rechercher leurs antécédents, de peindre leur visage et leur vêtement : ils sont là, sous vos yeux, spécimens communs ou rares d'humanité. Le décor ? L'œil de l'opérateur se promène nonchalamment sur la place de la petite ville où il va se passer quelque chose. Trois détails entrevus un instant vous diront tout : voici la maison du notaire avec ses panonceaux majestueux ; voici le coiffeur dont la devanture s'orne d'un buste démodé ; le garçon de café, assis sur une chaise, somnole en attendant les clients. En dix secondes, avec des détails bien choisis, l'atmosphère est créée : ici la province avec ses castes, ses modes périmées, le rythme paresseux de son existence.

Première différence essentielle : l'écrivain qui n'est pas sûr de frapper avec chaque détail doit recourir à l'accumulation. Le cinéma, lui, ne se préoccupe que du choix. Il faut aller vite, donner des indications et laisser notre imagination faire le reste.

***

Le théâtre, avec son esthétique, sa technique, ses traditions et sa routine, constitue l'écueil le plus grave pour notre cinéma doué de la parole. Il a fallu naturellement faire appel à une partie de son personnel : des acteurs sachant parler et des auteurs sachant faire un dialogue. Le théâtre a fourni tout cela aussitôt.

Mais on lui a demandé beaucoup trop en lui empruntant encore ses pièces, son rythme et ses procédés de renversement.

C'était vraiment absurde. Le théâtre n'a guère qu'un moyen à sa disposition, le dialogue, alors que le cinéma en a cent.

Le théâtre doit faire dérouler toute son action sur une petite scène, entre des décors de carton. Les foules sont réduites à l'extrême et il est d'ailleurs impossible de les mouvoir. Dans le salon du deuxième acte, il faudra que tous les personnages se rencontrent, coûte que coûte. Le spectateur devra les voir sous le même angle et à la même échelle. Enfin, et par-dessus tout, les protagonistes n'ont pas le droit de vie, ils doivent la parler.

Le cinéma, lui, a des ressorts multiples et puissants. Il peut raconter sans paroles, expliquer sans confidences, exprimer un paroxysme sans lamentations. Et naturellement, il y gagne d'incroyable manière en force et en naturel.

Le discours ne doit être qu'accessoire. René Clair, qui avait tracé sa voie au cinéma français, l'a compris depuis toujours. La pluie des billets de banque et la chaîne interrompue de A nous la liberté *resteront dans la mémoire plus longtemps qu'un ravissant mot d'auteur.*

***

Comme d'aucuns l'estiment, l'art visuel est-il inférieur par essence à l'art écrit ?

Ce reproche serait justifié si le cinéma nous montrait obligatoirement tout sans choix, et ne constituait qu'une suite de photographies (ce qu'il fait à ses débuts).

Or, nous savons qu'on peut tirer bien autre chose de cet instrument. L'art consiste à suggérer, non à montrer ; le film peut suggérer dès qu'il cesse de nous montrer. Quelques images servent de tremplin à notre imagination et permettent de nous élancer vers la poésie.

Je suis un évadé avait à l'écran une incroyable puissance. Est-ce simplement parce que l'opérateur nous montrait ce que le reporter aurait été forcé de nous décrire ? Je ne le crois pas. Il y avait là une grandeur, une impression poignante lors de la fuite du héros qui n'est pas si éloignée des meilleures réussites littéraires. Je ne citerai pas comme exemple probant Back Street, *qui, malgré sa remarquable tenue, est avant tout un drame parlé. Mais* Liebelei *est du cinéma. Et ce* Cavalcade *qui a décuplé grâce à l'écran la puissance épique qu'il avait à la scène !*

Il n'y a du mauvais cinéma que par la faute des mauvais fabricants. Avec la moindre volonté, on pourrait éliminer la plupart des sottises humiliantes de nos films.

Quant à faire du très bon cinéma, c'est évidemment une autre histoire, mais la perspective reste possible. Attendons patiemment le Shakespeare qui emmènera peut-être l'art nouveau vers ces sommets inexplorés que nous entrevoyons.

S. P.

(L'OPINION, 15 novembre 1943.)

LA VIE INDOCHINOISE

La Légion et le Secours National.

Le Directeur général de la Légion française des combattants ayant rendu compte au Maréchal Chef de l'Etat, des résultats obtenus en Indochine par la Légion, dans son activité en faveur du Secours National, le Maréchal Pétain a adressé un télégramme personnel à l'Amiral Decoux dans lequel il a exprimé aux légionnaires d'Indochine ses remerciements pour ce nouveau témoignage de fidélité à la France et à l'Empire.

Vichy, 12 octobre 1943.

Maréchal de France, Chef de l'Etat, à Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, Hanoi.

La Direction générale de la Légion annonce que l'ensemble des sommes collectées par la Légion française des combattants et volontaires de la Révolution Nationale en Indochine représente le magnifique total de trente et un millions trois cent quarante-cinq mille francs, consacré surtout au Secours National. Grâce à ces dons répétés, l'Indochine participe aux efforts multiples du Secours National et aux besoins sans cesse croissants de l'action sociale légionnaire. Je vous prie de remercier les légionnaires d'Indochine de leur générosité qui prouve leur éclatante fidélité à la Métropole.

Signé : Philippe Pétain.

L'Amiral a transmis ce télégramme au Président fédéral de la Légion dans les termes suivants :

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous faire parvenir, sous ce pli, la copie du télégramme personnel que vient de m'adresser le Maréchal, Chef de l'Etat et Chef de la Légion, au sujet de l'aide apportée par la Légion d'Indochine au Secours National.

En vous transmettant les remerciements du Maréchal Pétain, il m'est particulièrement agréable d'y joindre les miens et de souligner les magnifiques résultats obtenus par la Légion.

Je vous prie de vouloir bien, en transmettant ces remerciements aux légionnaires d'Indochine, leur demander de compléter et d'harmoniser leurs efforts par une action sociale accrue dans tous les domaines de la bienfaisance et de la charité.

Ainsi que vient de le rappeler en termes si émouvants, le Chef de l'Etat, c'est par une action sociale intensifiée en faveur de tous les Français dans le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

malheur, qu'il sera possible de ramener une atmosphère d'apaisement et d'union.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de ma haute considération.

Signé : DECOUX.

Décès de Mgr Vandaele, vicaire apostolique de Hung-hoa.

Mgr Vandaele, évêque vicaire apostolique de Hung-hoa, s'est éteint à Sontay, le 21 novembre, dans sa 70e année.

Né à Paris, en 1874, il fut ordonné prêtre en 1899 au séminaire des Missions étrangères, rue du Bac, et partit la même année pour le Tonkin. Ses qualités d'homme et de chef, ses vertus de prêtre le firent choisir, en 1936, comme évêque coadjuteur de Mgr Remond, auquel il succéda, deux ans plus tard, à la tête de la Mission.

Les obsèques se sont déroulées le 22 novembre, à Sontay, au milieu d'une nombreuse assistance franco-indochinoise.

Dernière réunion de la Commission Mixte du Grand Conseil des Intérêts Economiques et Financiers.

La Commission mixte du Grand Conseil des Intérêts Economiques et Financiers (Section Nord) a tenu une réunion le 24 novembre au Palais du Gouvernement général, à Hanoi. Elle a examiné diverses affaires fiscales et domaniales en instance.

En raison de la création prochaine du nouveau Conseil Fédéral Indochinois, la Commission Mixte du Grand Conseil, instituée en 1940, se réunissait ainsi pour la dernière fois. Le Secrétaire général a, au nom de M. le Gouverneur Général, pris congé officiellement de l'Assemblée, en la remerciant de la tâche accomplie pendant trois ans et de l'utile et loyal concours qu'elle a apporté à l'Administration.

L'Amiral Decoux visite le 3e Territoire Militaire et la province de Tuyên-quang.

L'Amiral Jean Decoux a consacré les journées des 23 et 24 novembre à l'inspection du 3e Territoire Militaire et de la province de Tuyên-quang.

L'Amiral Decoux félicite les constructeurs du pont de la Srepok.

A l'occasion de l'achèvement du pont de la Srepok, qui représente non seulement une remarquable réalisation technique, mais encore, dans les difficiles circonstances actuelles, un magnifique succès de transport des matériaux, de ravitaillement et d'organisation des chantiers, l'Amiral Jean Decoux a chargé l'Inspecteur général des Travaux publics de transmettre ses félicitations à la Société des Anciens Etablissements Eiffel et à tout le personnel des Travaux publics qui a participé à la construction de ce magnifique ouvrage.

A Phong-tho, le général Mordant remet la croix de la Légion d'honneur au Tri-châu Deo-van-An.

Le général de corps d'armée Mordant, Commandant supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine, agissant par délégation du Gouverneur Général, a remis le 25 novembre, la croix de chevalier de la Légion d'honneur à M. Deo-van-An, Tri-châu de Phong-tho et descendant d'une vieille famille de chefs thaï, qui compte plus de quarante années de service.

La remise de décoration eut lieu au cours d'une prise d'armes, en présence des autorités provinciales, des notables et d'une affluence considérable.

Les montagnards étaient accourus de toutes parts, affirmer par leur présence leur attachement à leur Chef respecté et leur gratitude pour la récompense éclatante dont l'a honoré le Chef de l'Etat.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Georges Kim-An, fils de M. et de Mme **Hoang-co-Nghi** (19 novembre 1943).

Raymonde, fille de M. et de Mme **Richard** (21 novembre 1943).

Juliette, fille de M. et de Mme **Engel** (21 novembre 1943).

Annick, fille de M. et de Mme **Samson** (24 novembre 1943).

Jocelyne, fille de M. et de Mme **Gros** (25 novembre 1943).

Pierre-Louis, fils de M. et de Mme **Peyrou** (25 novembre 1943).

COCHINCHINE

Jacqueline, petite sœur de Pierre et Claude **Bartoli** (12 novembre 1943).

Alice, fille de M. et de Mme **Chognard**.

Jean, fils de M. et de Mme **Lartique**.

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. François **Quilleron** avec Mlle Marie, Louise **Menin**.

MARIAGES.

TONKIN

M. Louis **Perrot** avec Mlle Henriette **Saint-Jean** (27 novembre 1943).

M. Auguste **Roy** avec Mlle Marthe **Hoang-huu-Phuong** (27 novembre 1943).

COCHINCHINE

M. **Pham-van-Suu** avec Mlle **Tran-thi-Muoi** (15 novembre 1943).

M. Georges **Michel** avec Mlle Raymonde **Taibo** (15 novembre 1943).

DÉCÈS.

ANNAM

M. **Nguyên-ai-Dung** (24 novembre 1943).

M. **Dinh-xuan-Lac**, dit Tam-Tuong.

TONKIN

Mgr **Vandaële** (21 novembre 1943).

M. **Vu-chi-Ly** (23 novembre 1943).

COCHINCHINE

M. Gilbert **Geay** (19 novembre 1943).

M. Ernest **Lavit**.

Mme Marthe **Loupy**, née Balisoni.

M. Noël **Savarelli** (20 novembre 1943).

BIBLIOPHILES !

Le Tome II, édition de luxe des

PAROLES DU MARÉCHAL

(groupant les Tomes III et IV de l'édition ordinaire) est paru.

Adressez-vous à la

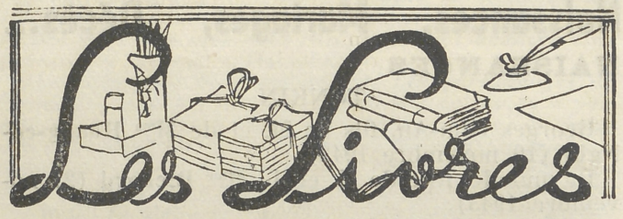
Librairie TAUPIN, à Hanoi.

Prix de vente : **10 piastres**

Envoi par poste recommandé : **10 $ 90**

Envoi contre remboursement : **11 30**

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



L'OR DES PAILLOTES

par A. MICHEL (*Portail, éditeur*).

Un dilemme semble paralyser la plume de nos critiques locaux. Faut-il juger la production indochinoise d'après l'échelle de valeurs en usage pour la production métropolitaine ou étrangère ? Faut-il au contraire en souligner les limites géographiques et esthétiques ? On risque dans les deux cas de mécontenter les débutants et surtout les récidivistes. Si bien qu'on a préféré adopter tacitement à leur égard la règle du « laisser-faire, laisser-passer » et distribuer indistinctement les coups d'encensoir. Or il existe une position (plus indépendante et plus équilibrée) qui consisterait, pour le critique, à déclarer ceci : « Je vais vous dire ce que je pense sincèrement de telle œuvre, mais je vous préviens que si je la place à mon égard sur tel degré de l'échelle du goût, vous n'êtes pas obligés d'être de mon avis ».

C'est l'attitude que je vais adopter ici pour rendre compte de l'estime où je tiens le livre que M. André Michel vient de publier chez l'éditeur saigonnais Portail sous ce titre séduisant : *L'Or des Paillotes*.

M. André Michel avait écrit précédemment *L'or noir* (que je n'ai pas encore eu l'occasion de lire, je l'avoue). *L'Or des Paillotes* est nettement un roman « colonial » : ne lui prêtons donc pas une portée plus générale et une ambition qu'il n'a certainement pas. Tel qu'il est, d'ailleurs, il peut plaire. L'intrigue se noue autour d'une force centrifuge, occulte et formidable : Sandermann, qui « sait bien qu'il est un moyen... de glaner le sou du coolie-pousse ou de la petite marchande ambulante comme les revenus de l'opulent intoxiqué, d'avoir infailliblement à lui, dans un but peut-être immense qu'il est seul à connaître, l'or des paillotes comme il a eu l'or noir. Le jeu. Source de revenus inépuisable, meilleure encore que le trafic de l'opium, puisque dans ce domaine il n'y a même pas la rivalité de l'Etat ».

Sandermann, devenu fermier général des Jeux, tient les ficelles de quelques pantins typiquement « coloniaux » jusqu'à la caricature : Floquet, petit fonctionnaire courtelinesque, époux trompé, ami bafoué, escroc manqué ; Yvonne, sa femme, pour laquelle, heureusement, son amant a les yeux de Rodrigue, car il est difficile d'imaginer créature plus vomitive, et, enfin, Duplessis-Rodrigue, mitigé de Hamlet et de Tom Mix, « toujours très honnête, toujours comme il faut » et qui forme à lui seul contre la canaille dorée des paillotes le parti des incorrompus — je n'ai pas dit incorruptibles.

J'aime assez ce côté « Far-West » par lequel M. André Michel a su aborder l'Indochine, son maquis et sa faune.

J'aime moins son écriture, qui s'essouffle à courtiser le grand style et laisse échapper des « effets » comme celui-ci :

« Son accent corse était si chaud qu'il semblait mettre des castagnettes dans les doigts des Apsaras devinées sur les étagères ». Mais j'accorde, après tout, que Keyserling a déclaré : « Si Buffon avait raison de dire qu'il n'y a que les livres bien écrits qui restent, il est beaucoup plus vrai encore que cette durée n'a presque pas d'importance spirituelle ».

Je ne vais pas vous raconter tout au long le scénario de *L'Or des Paillotes* pour la bonne raison que je tiens toute distribution de programme non seulement pour inutile, mais injurieuse, quand un spectacle est suffisamment compréhensible par soi-même.

Par conséquent, lisez donc ce livre. Je ne veux pas influencer plus longtemps votre opinion personnelle.

O.

DON-JUAN

par P. H. TRIBOUILLET

Pour donner à nos lecteurs une idée de cette plaquette à tirage limité, et où se déroulent des vers obscurs et passionnés, nous ne pouvons mieux faire que citer quelques-uns d'entre eux. Nos lecteurs jugeront.

O Merveille !... Avec toi le parfum qui s'émane
Du même été !... La flamme éternelle me damne
A son jeune miracle environné de fleurs,
Dans la droiture des rouges lys et les lueurs
Du vieux jardin sans fruits, où mes mains encor
[cueillent
Leurs corolles de feu parmi de sombres feuilles...
Si présente !... Avec toi je ne peux en finir
Lorsque pourtant, si près, vers moi je vois venir
La Mort !...

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **M. K. D. P..., à Hanoi.** — Vos critiques, cher lecteur, si elles sont justes, ne nous paraissent pas fondées.

Vous vous plaignez du style peu recherché des traductions des classiques annamites, entreprises par notre Association.

Nous vous renvoyons, cher lecteur, à l'Avertissement du tome I de la traduction « Kim Vân Kiêu », ouvrage qui inaugure cette série de traductions. Nous avons tenu à prévenir le public que le traducteur a sacrifié volontairement l'élégance du style à la précision, dans le but de rendre le plus fidèlement possible tous les détails de l'original.

Ces traductions sont, en effet, avant tout des instruments de travail pour les Annamitisants, qu'ils soient Français ou Annamites.

La traduction en bon français reste à faire, ainsi que nous l'indiquons dans cet Avertissement. Nous espérons que ces premiers travaux susciteront des vocations.

En ce qui concerne le « Kim Vân Kiêu », une vocation s'est affirmée : nous publierons bientôt une traduction en bon français qui, nous le souhaitons, comblera la lacune que vous nous avez signalée, si tant est qu'elle puisse l'être.

~ **M. B. V. L..., à Saigon.** — Vous semblez peu au courant, cher lecteur, des croyances fondamentales de vos compatriotes.

Ces cinq couleurs sont le bleu, le jaune, le rouge, le blanc et le noir (thanh, hoàng, xich, bach, hac).

Elles sont correspondantes des cinq éléments, des cinq points cardinaux, des cinq saveurs, etc., etc. Cette classification par cinq est consacrée de-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

puis des siècles par les livres canoniques de la Chine et de l'Annam.

~ **M. N. V. T..., à Saigon.** — Les deux meilleurs ouvrages sur l'Histoire d'Annam sont, à notre connaissance :

1° « Lecture sur l'Histoire d'Annam », de Charles Maybon (en français) ;

2° « Viêt-Nam su luoc », de Tran-trong-Kim (en quôc-ngu).

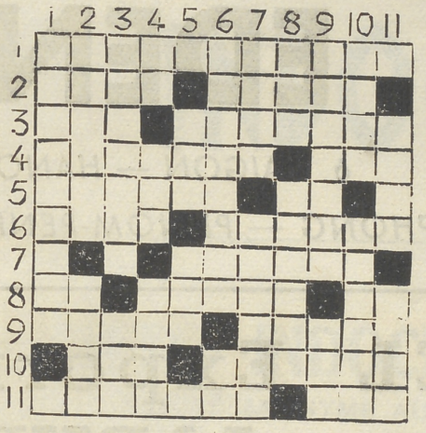
Ils sont malheureusement épuisés. Vous pourrez avoir la chance de les trouver chez des bouquinistes.

Ils figurent certainement à la Bibliothèque de Saigon.

MOTS CROISÉS N° 137

Horizontalement.

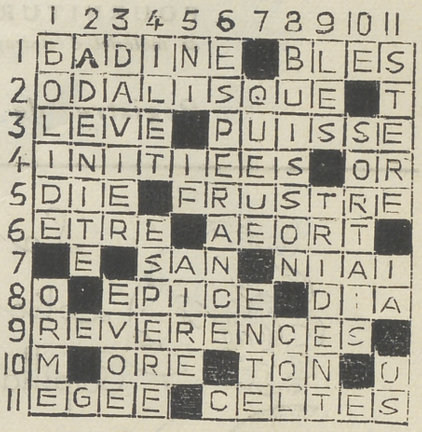
1. — Fleurs.
2. — Pratiques injustes — Poisson.
3. — Thé anglais — Personne sans mérite.
4. — Prénom masculin — Invertébré à corps mou, qui ressemble au lombric.
5. — Elevée — Article contracté.
6. — Viscère — Préfecture.
7. — Nettoyer le fil de fer en le frottant avec un chiffon chargé de grès.
8. — Lac africain — Tige d'osier refendue avec laquelle on lie les cercles des tonneaux — Fleuve.
9. — Serviteur d'Ulysse — Pris de passion.
10. — Court — Baigne.
11. — Etoile de mer — Adjectif.



Verticalement.

1. — Prénom féminin.
2. — Se soumettra à la volonté d'un autre — animal.
3. — Propriété — Qui résonne peu.
4. — Usages — Pièces de la charrue — Détermine le poids.
5. — Dément — Epoque.
6. — Prénom féminin — Mammifère.
7. — Rivière — Grande voie de communication.
8. — Passage — Fleuve.
9. — Lettres de violettes — Masse de pierre très dure, qni tient à la terre.
10. — Sommet — Anagramme de éprise.
11. — Dieu de l'Amour — Tentes.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 136



SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ENTREPRISES DE DRAGAGES
ET DE TRAVAUX PUBLICS

CIMENT ARMÉ
TRAVAUX PUBLICS ET PARTICULIERS
BATIMENTS INDUSTRIELS

SAIGON
200 — *Rue de Champagne*
Tél. n° 20615 R. C. Saigon 24

Photographes amateurs !
Photographes professionnels !

Participez au Concours de photographie de la Revue " Indochine ".

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH. Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

-:- *Direction Générale à Saigon : 72 Rue Paul-Blanchy* -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278



LLAURENSY

contre la chute des cheveux

VENTE EN GROS

2, Rue Garcerie — SAIGON

Magasin Chaffanjon — HANOI

Une salle vaste et confortable

Une projection nette et audible

Des films de choix

se trouvent au Cinéma

EDEN

à SAIGON — HANOI

HAIPHONG — PHNOM-PENH

Bière HOMMEL Export

Boissons Gazeuses LARUE

GLACE

sont des produits que continue à fabriquer la

SOCIÉTÉ DES BRASSERIES

ET GLACIÈRES DE L'INDOCHINE

S. A. au Capital de 4.712.400 $

En vente partout

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE



INDOCHINOISE

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, *Avenue d'Iéna, PARIS*

Inspection : 69, *Bd Francis-Garnier, HANOI*

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

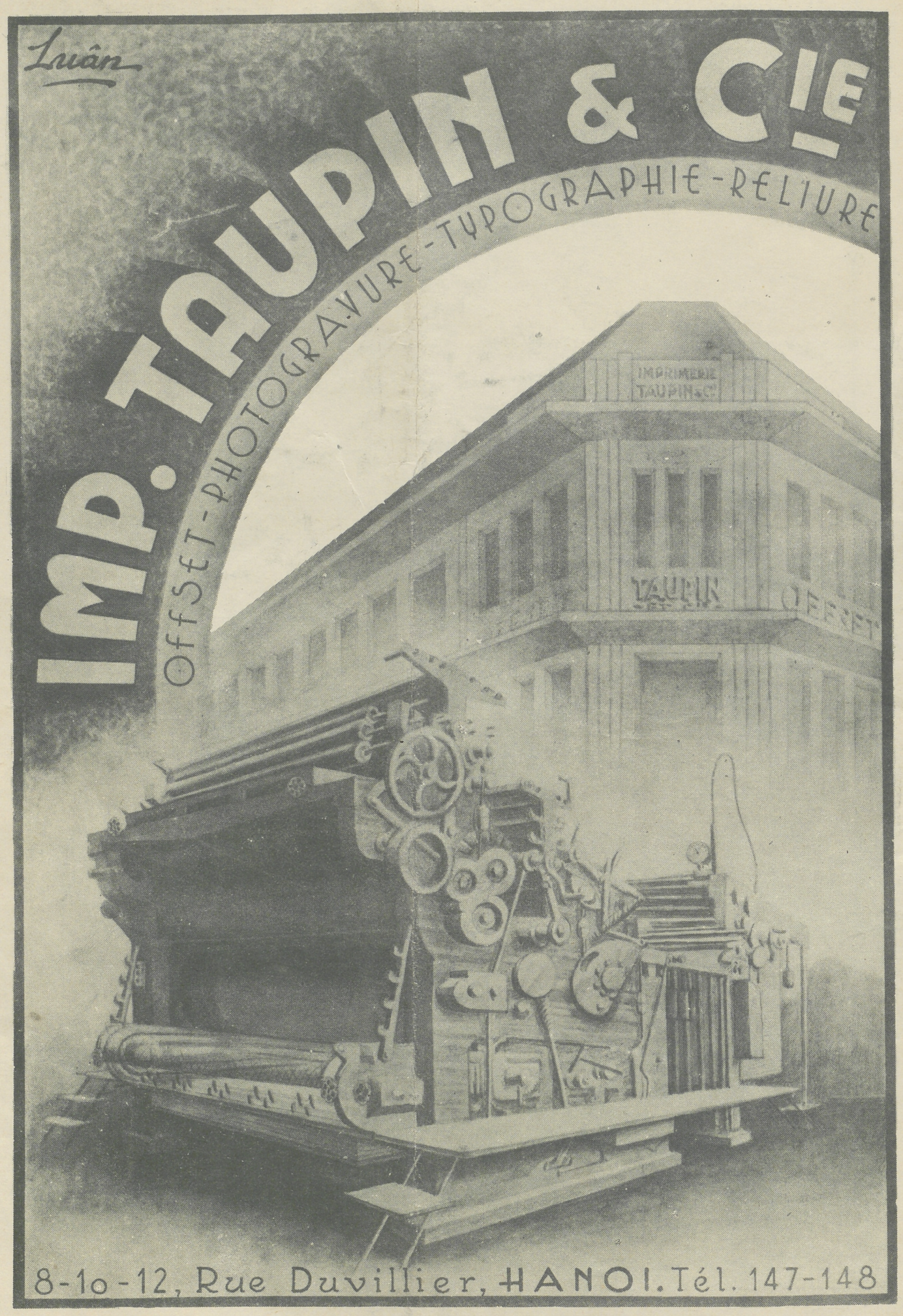
Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques